



MOBILISATIONS SOCIALES

les premiers pas d'une vie nouvelle

**Baptême ou bizutage ?
Rites bénéfiques ou traumatisants ?**

Pierre De Visscher

Groupe **&** Société
Publication pédagogique d'éducation permanente



CDGAI

Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



Les premiers pas d'une vie nouvelle

Baptême ou bizutage ?

Rites bénéfiques ou traumatisants ?

Auteur

Pierre De Visscher

Concept et coordination

CDGAI

Collection Mobilisations sociales - 2013

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe

Présidente du C.D.G.A.I.

Parc Scientifique du Sart Tilman

Rue Bois Saint-Jean, 9

B 4102 - Seraing - Belgique

Graphisme : Le Graphoscope

legraphoscope@gmail.com

MOBILISATIONS SOCIALES

Les publications pédagogiques d'éducation permanente du CDGAI

La finalité de ces publications est de contribuer à construire des échanges de regards et de savoirs de tout type qui nous permettront collectivement d'élaborer une société plus humaine, plus «reliante» que celle qui domine actuellement. Fondée sur un système économique capitaliste qui encourage la concurrence de tous avec tous et sur une morale de la responsabilité, notre société fragilise les humains, fragmente leur psychisme et mutile de nombreuses dimensions d'eux-mêmes, les rendant plus vulnérables à toutes les formes de domination et oppression sociétales, institutionnelles, organisationnelles, groupales et interpersonnelles.

La collection Mobilisations sociales (comme issues possibles aux injustices)

Elle propose des regards pluriels sur des pratiques de luttes et de mobilisations collectives portées par des citoyens en recherche d'une démocratie plus juste. Elle vise à nourrir notre réflexion et notre esprit critiques au sujet de fonctionnements qui nous paraissent aller de soi. Donner à voir des évidences dans la déconstruction de nos schémas de lecture et présenter des alternatives perçues comme plus pertinentes, telles sont les ambitions de cette collection.

Intention de ce livret

Fin septembre 2013, une étudiante de nationalité française s'est retrouvée à l'hôpital universitaire à Liège, à la suite d'une virée entre comitards de baptême et «bleus». Constats : œdème cérébral et coma.

Le Centre pour l'égalité des chances a reçu de nombreuses plaintes. Son ex-directeur, Edouard Delruelle, dénonce dans Le Soir des 28-29 septembre 2013 :

«Je ne veux pas qu'on dise qu'il s'agit de deux ou trois actes isolés qui ont mal terminé. Derrière de tels actes se cache tout un système d'intimidations et d'humiliations. Ces pratiques, banalisées, sont structurelles et engendrent beaucoup de souffrances et d'inégalités. Et cela, c'est intolérable. (...) Certaines mentalités doivent être cassées. Et il ne faut pas attendre un autre mort pour le faire.»

Pierre De Visscher a voulu apporter ici une relative contribution à l'examen de ce phénomène récurrent d'actualité sociétale.

On lira ci-après :

- ◆ une esquisse de l'évolution historique des «baptêmes étudiants» en Belgique ;
- ◆ une tentative de différencier baptême et bizutage ;
- ◆ une confrontation de points de vue motivés et significatifs divergents;
- ◆ la réactualisation d'une recherche effectuée sur les baptêmes «traditionnels» ;
- ◆ un questionnement quant à la coexistence d'une fraternité et solidarité groupale du baptême avec des soumissions et humiliations du bizutage et leur déni ;
- ◆ l'évocation de l'expérience de Zimbardo à Stanford et de ses conséquences ;
- ◆ l'exemplification de cas de déshumanisation extrême qui se vivent aujourd'hui.

Une interpellation majeure : jusqu'où pourrait conduire, à la limite, la banalisation de l'obéissance aveugle, de la pratique de l'humiliation, du mépris de la personne ?

Public visé

- ◆ Toute personne souhaitant réfléchir aux relations de pouvoir, de domination et d'obéissance aveugle dans la société actuelle.

MOBILISATIONS SOCIALES

SOMMAIRE

Préface en termes d'intentions	9
De quoi s'agit-il ?	13
Baptême ou bizutage ?	25
Quatre éclairages	30
Le baptême étudiant «traditionnel»	37
Fraternité, solidarité Versus soumission, humiliation	48
L'expérience de Stanford	68
Déshumanisations extrêmes	74
Postface	76
Bibliographie	78
Documentation et références	80
Annexe 1 : Tranquility bay	83
Annexe 2 : Déshumanisation comportementaliste	86



MOBILISATIONS SOCIALES

PREFACE EN TERMES D'INTENTIONS

Il y a une vingtaine d'années, je m'étais intéressé avec mes collègues sociologues, Michel Voisin et Paul Minon, tous deux disparus depuis, au groupe social que constituent les étudiants. Un étudiant en sociologie, membre responsable de cercles étudiants et président de comités de baptême, consacra deux années à un mémoire sur le «baptême étudiants». Ce fut une observation minutieuse et un travail descriptif rigoureux.

Il en exposa les contenus de façon fort détaillée, ce qui était neuf. Jusqu'alors les rapports exhaustifs de baptêmes faisaient totalement défaut. C'était motus et bouche cousue ... une sorte de loi du silence. Il était question à leur propos de rites d'initiation, comme si les définir tels suffisait à les consacrer c'est-à-dire, au sens où l'entend Bourdieu (1982), à faire reconnaître comme légitime, naturel, ce qui reste arbitraire.

Les données concrètes recueillies alors ont nourri la connaissance du sujet. Il y a toutes raisons de croire qu'elles restent encore largement d'actualité, à tout le moins en ce qui concerne certaines formes de «baptêmes».

Certes depuis, les Autorités académiques ont élaboré des chartes et des réglementations relatives aux baptêmes. Nonobstant, tous les ans, en septembre et octobre, à la rentrée universitaire, on continue à rencontrer en ville des cohortes de jeunes étudiant(e)s, accroupi(e)s «gueule en terre» ou criant «je suis un sale bleu». De même, entend-on des gens s'interroger concernant les baptêmes et leurs éventuels débordements. De surcroît, des discussions publiques réapparaissent dans la presse: le même débat récurrent entre adversaires et partisans des « baptêmes » universitaires. Depuis presque un demi siècle, le débat tourne en boucle : le baptême est-il en Belgique autre chose que le bizutage ? Car enfin les «cérémonies d'intégration» de nouveaux étudiants ne sont pas toutes des beuveries ou des enchaînements de jeux humiliants. Certaines activités peuvent apparaître puériles ou être humoristiques, dans l'optique parfois mise en avant, dans la presse, par des ex comitards de baptême, d' «empêcher les nouveaux d'attraper la grosse tête.» Mais ceci ne justifie pas l'appellation de bizutage. Ce qui est condamnable, et condamné dans certains pays, c'est «amener autrui, **contre son gré ou non**, à subir ou à commettre des actes humiliants ou dégradants lors de manifestations ou de réunions liés aux milieux scolaires et socioéducatifs.»

(Législation française, loi du 17 juin 1998, article 14)

Or, les travaux de Milgram et de Zimbardo ont montré que n'importe qui peut devenir bourreau sur ordre d'une autorité, même illégitime. Si, en outre, on est entraîné à l'obéissance, à exécuter les ordres d'un dominant fût-il occasionnel, ne risque-t-on pas d'entrer dans un circuit de comportements banalisant l'abjection, l'humiliation, la souffrance, et le mépris de la personne ?

Il s'avère que les bizutages aux Etats-Unis prennent parfois une forme particulièrement agressive, surtout à l'armée mais aussi dans des établissements universitaires ou éducatifs. Sont atteints là des sommets d'humiliation et de conditionnement négatif, inconnus chez nous.

Mais voilà que, fin septembre 2013, une étudiante de nationalité française s'est retrouvée à l'hôpital universitaire à Liège, à la suite d'une virée entre comitards de baptême et «bleus». Constats : œdème cérébral et coma.

L'intervention intempestive de Ségolène Royal, demandant de faire interdire le bizutage en Belgique (comme elle l'a fait en France), entraîne une mise au point tant du Recteur de l'Université que du Premier Ministre. Il n'empêche : des bizutages agressifs existent encore et des êtres humains en sont morts.

Le Centre pour l'égalité des chances a d'ailleurs reçu de nombreuses plaintes. Son ex-directeur, Edouard Delruelle, dénonce dans *Le Soir* des 28-29 septembre 2013 :

«Je ne veux pas qu'on dise qu'il s'agit de deux ou trois actes isolés qui ont mal terminé. Derrière de tels actes se cache tout un système d'intimidations et d'humiliations. Ces pratiques, banalisées, sont structurelles et engendrent beaucoup de souffrances et d'inégalités. Et cela, c'est intolérable. (...) Certaines mentalités doivent être cassées. Et il ne faut pas attendre un autre mort pour le faire.»

Restant préoccupé par le sujet, j'ai continué à récolter, au cours des années, témoignages et avis à son propos ; j'espère apporter ici une relative contribution à l'examen de ce phénomène récurrent d'actualité sociétale.

On lira ci-après :

- ◆ une esquisse de l'évolution historique des «baptêmes étudiants» en Belgique ;
- ◆ une tentative de différencier baptême et bizutage ;
- ◆ une confrontation de points de vue motivés et significatifs divergents ;
- ◆ la réactualisation d'une recherche effectuée sur les baptêmes «traditionnels» ;
- ◆ un questionnement quant à la coexistence d'une fraternité et solidarité groupale du baptême avec des soumissions et humiliations du bizutage et leur déni ;
- ◆ l'évocation de l'expérience de Zimbardo à Stanford et de ses conséquences ;
- ◆ l'exemplification de cas de déshumanisation extrême qui se vivent aujourd'hui.

Une interpellation majeure : jusqu'où pourrait conduire, à la limite, la banalisation de l'obéissance aveugle, de la pratique de l'humiliation, du mépris de la personne ?

Une nécessité : dissocier les pratiques du bizutage, à écarter même minimisées, du baptême étudiants proprement dit.

Un vœu : que les cercles estudiantins s'attachent à élaborer des scénarios d'accueil originaux où la dignité des personnes soit préservée.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

L'ENTRÉE À L'UNIVERSITÉ.

JADIS ET MAINTENANT

En 1947, ceux qui entraient à l'Université, alors que la guerre venait de se terminer, n'y venaient pour la plupart que pour apprendre, en quelque sorte pour aider à refaire un monde détruit. Guindailles et baptêmes n'étaient assurément pas le souci premier. On n'en entendait même pas parler. D'ailleurs l'apprentissage mené à bien, selon ma perception dans une atmosphère positive, et le diplôme acquis assuraient quasi toujours un emploi.

Sans doute les études universitaires restaient-elles surtout suivies par les « enfants de bourgeois ». Ils étaient peu nombreux alors à sortir d'un milieu « populaire », nés de parents ayant au mieux suivi l'enseignement primaire : quelques rares boursiers de la Fondation Universitaire, lauréats d'un examen fort exigeant, réussi par une vingtaine seulement sur quelques centaines d'impétrants venus de toute la Belgique francophone.

Mais depuis, heureusement, les conditions d'accès aux bourses se sont très largement facilitées : en 1985 déjà, plus du tiers des étudiants liégeois bénéficiaient de bourses d'étude et/ou de réductions de coût (Geron, Vertbois, 1986). Et la population d'étudiants, mais aussi et surtout d'étudiantes, a crû démocratiquement de façon fort sensible.

LES RÉGIONALES

A cette époque, toutes les Universités connaissaient des «régionales», associations regroupant les étudiants de même origine géographique. Il y avait par exemple la Chimacienne regroupant les étudiants de Chimay et environs, la Liégeoise, la Luxembourgeoise, etc. Ces associations organisaient des activités festives pour «les leurs», en un temps où les transports publics ou privés étaient relativement lacunaires, empêchant de rentrer chez soi souvent et rapidement. Et de surcroît, les personnes rencontrées dans les trains et les bus lors de leur retour hebdomadaire, et parfois bimensuel ou après une période plus longue encore, étaient souvent les mêmes, rentrant ensemble dans le même «chez nous», qui les distinguait et rapprochait. De plus, pour ceux des étudiants qui restaient longtemps à Liège, à Leuven, à Bruxelles sans quasi jamais revenir chez eux, les structures de contact des régionales permettaient d'éviter un dépaysement trop long puisqu'on y fréquentait les gens de «sa» région tout au long du séjour loin de «chez soi».

Mais l'évolution du réseau de transports en commun a assuré une desserte plus régulière d'un nombre accru de communes, les bus et les trains sont devenus plus rapides et l'augmentation de voitures utilisées (auto-stop) par les étudiants a permis à un plus grand nombre de rentrer plus vite et plus souvent chez eux et ce, à des heures différentes les unes des autres. Les régionales ont perdu une grande partie de leur raison d'être. Elles ne sont plus aussi nombreuses qu'avant. A Liège, en tout cas, la seule demeurée longtemps fort active, semblerait être celle des Luxembourgeois, (fondée en 1868), pour qui le réseau de communication resterait problématique et les trajets plus longs.

LES CERCLES FACULTAIRES

Des structures festives existaient du temps des régionales, certaines prétendant ritualiser des modes d'approche anciens, issus des usages populaires d'autres secteurs que celui des étudiants. La plupart de leurs activités ont été reprises, leur organisation devenant le fait des cercles d'étudiants qui se sont constitués au sein des Facultés : ceux-ci tenaient parfois leurs réunions au sein de cafés, avant de se voir attribuer des locaux appropriés à l'Université. C'est à partir de ces cercles facultaires que se développent dorénavant la plupart des comités de baptême.

UNE TRADITION ?

Leurs organisateurs se réfèrent à une tradition universitaire baptismale. Ses partisans définissent le «baptême étudiants» comme un rite de passage créant un sentiment d'appartenance à une communauté. On cite le traitement des «béjaunes». On appelait ainsi au Moyen Âge les nouveaux *escholiers* :

«Les jeunes gens, nouvellement arrivés dans l'université de Paris, formaient une confrérie particulière et avaient pour chef l'Abbé des Béjaunes. Le jour des Innocents, cet abbé, monté sur un âne, conduisait sa confrérie par toute la ville. Le soir, il réunissait tous les béjaunes et les aspergeait avec des seaux d'eau. C'était ce qu'on appelait le baptême des béjaunes. On forçait aussi les nouveaux étudiants à payer une bienvenue aux anciens ; on nommait cette taxe droit de béjaune. Un décret de l'Université abolit cet usage, en 1342, et il fut défendu d'exiger le droit de béjaune, sous peine de punition corporelle.» (Wiktionnaire, 2013)

Analogiquement, on pourrait évoquer aussi les manifestations festives liées aux cortèges des conscrits et aux enterrements de vie de garçon.

DU FOLKLORE ?

Il est également parlé du baptême étudiants comme élément de folklore, celui-ci étant défini comme science des traditions, usages, pratiques collectives et arts populaires d'un pays, d'une région, voire d'une localité. Le folklore se situerait, à des moments et des lieux plus ou moins fixes, déstructurant la vie des individus via une rupture du comportement quotidien (ex. les déchaînements d'un carnaval où beaucoup d'excès sont tolérés) et l'adoption de vêtements particuliers (ex. les déguisements du carnaval). (Van Gennepe, 1909 ; Cazeneuve, 1971 ; Isambert, 1982 ; Bourdieu, 1982 ; Segalen, 1998)

DE JOYEUX FÊTARDS ?

Cependant, le folklore étudiant dans les universités belges semble n'apparaître qu'au milieu du XIX^e siècle. On présente alors volontiers les étudiants comme de joyeux fêtards, «fils de bonne famille». La joyeuseté de leurs guindailles, parfois beuveries, vadrouilles, s'exprimait dans des chants, certains conservés de nos jours. Les débordements, cortèges, déguisements se manifesteraient d'ailleurs surtout à des époques où la population étudiante se limite à une étroite classe d'âge et où «les études fournissent à de jeunes privilégiés un répit ou un passage rituellement aménagés à l'orée d'une carrière bourgeoise.» (Bourdieu et Passeron, 1964)

La première guerre mondiale mit fin à cette «vie de bohème», les survivants, rescapés d'entre la masse de morts, ayant pour la plupart des soucis plus austères. Ce n'est qu'après 1925, qu'on assiste à une timide résurgence du folklore étudiant, bloqué à nouveau par la seconde guerre mondiale. A la fin de celle-ci, les régionales reprirent discrètement leurs activités. Il y eut des journaux satiriques étudiants ; à Liège on créa même, en 1949, une fête nouvelle : la Saint-Toré.

Certains souhaitaient des manifestations traditionnelles créant des liens, faisant tomber les conventions. (Koot, 1985)

L'ÉTUDIANT, JEUNE TRAVAILLEUR ?

Dans les années 1950 déjà, le souci d'un folklore étudiantin pâlisait devant l'activisme politique et notamment le syndicalisme étudiant : l'étudiant, dorénavant considéré comme un jeune travailleur intellectuel, aurait droit, en tant que travailleur, à disposer d'allocations en fonction de critères à définir ; seraient également à prévoir des centrales d'achats, des équipements à bas prix, etc.

«A égalité de temps para-universitaire à consacrer, que faut-il choisir entre les beuveries, plus ou moins assorties de réminiscences médiévales, ou le travail syndical ? Entre le répertoire formaliste de chansons bachiques et la lutte syndicale étudiante ?» (J. Gol, 1962)

LES ANNÉES SOIXANTE ET SEPTANTE

On constate aussi une importante prise de conscience des phénomènes nationaux et internationaux, politiques et sociaux. Ce fut l'époque de Jean XXIII et du Concile, celle du mouvement hippie et de la psychologie humaniste, celle de mai 68, celle des grands noms de la chanson française : une période de grande innovation, d'une créativité foisonnante.

Dans les années 60 et 70 : le «folklore étudiantin» se réduisit à n'être plus qu'un artefact dérisoire ; les baptêmes étudiants ont pratiquement disparu.

PRISE DE CONSCIENCE SOCIOPOLITIQUE

Les soucis des étudiants avaient pris une autre orientation, plus universelle et surtout plus sociale et politique.

«Conscientisation politique (le plus souvent à gauche) et folklore étudiant font en effet mauvais ménage, le dernier renvoyant à l'image stéréotypée de l'étudiant bourgeois dont les 'politiques' ont horreur et dont ils cherchent à se démarquer symboliquement. D'où cette indifférence, parfois même ce mépris, devant ces réjouissances grivoises, ignorantes des graves problèmes de l'heure.» (Voisin, p.6)

«Il y a donc dissociation entre travailleur intellectuel et «guindailleur», entre l'étudiant responsable, recherchant une amélioration de la société en se souciant des problèmes qui s'y posent, et l'étudiant « petit bourgeois », ripaillant jusqu'aux petites heures sans se soucier du sort des autres, s'installant dans sa tour d'ivoire.» (Lacroix, 1988, p.8)

C'eût d'ailleurs été de mauvais ton et futile, en mai 68, de s'intéresser aux guindailles tant comme organisateur que comme participant.

Le mot «guindaille», belgicisme de l'argot étudiantin, a signifié à une certaine époque, d'après Lacroix (1989) : festivités telles que le cortège de la Saint Nicolas et les cérémonies de baptême, où les étudiants sortent en uniforme (toges et tabliers) ; depuis, son sens courant et plus étymologique, est devenu : sorties très arrosées d'étudiants(e)s en groupe. Le Dictionnaire historique de la langue française (Rey A., 1998) précise :

«mot wallon d'argot étudiantin (1880) : est sans doute une altération de *godaille* sous l'influence du picard et du wallon *guinse* «beuverie», ou de l'argotique *guindal* «verre à boire» (1844) ; on le trouve dans l'argot des bouchers (1867) et *faire guindal* «trinquer» est attesté (1892) dans l'argot des étudiants. Se dit par extension d'un repas bien arrosé.»

RETOUR DE LA GUINDAILLE

Mais depuis 1980, l'activisme politique s'est essoufflé. Les critiques acerbes sur le monde extérieur font place, la crise aidant, à

«des réactions d'auto-défense et à un frileux repli dans une tour d'ivoire de plus en plus étroite (...) quant aux étudiants, ils ont la chance, l'espace de quelques années, de rester aveugles à leur avenir probable et aux conditions concrètes d'existence qui les attendent. Il n'en faut pas davantage, me semble-t-il, pour que soient réinventés (...) les modes de sociabilité habituels dans les milieux communautaires contraints de vivre en vase clos et de se protéger du monde extérieur.» (Voisin, p.6)

A Liège, «L'isolement dans l'univers clos du Sart Tilman n'est sans doute pas sans rapport avec cet étrange 'revival'. De l'aveu même des étudiants, on s'y ennuie. On a la nostalgie de l'animation urbaine et de ses multiples ressources. Les guindailles seraient ainsi un exutoire à la grisaille quotidienne des bus, des cours et des heures perdues faute de mieux à la bibliothèque... Cette explication ne saurait suffire.» (Voisin, p.6) A Louvain, les effets du «*walen buiten*» et l'émigration dans un Louvain-la-Neuve en constante construction eurent sans doute également des répercussions de même nature.

Quoiqu'il en soit, en 1980-90, la guindaille serait redevenue plus ou moins ce qu'elle a pu être bien avant la coupure des années 60-70 :

«Une sorte de 'soupape de sécurité' tolérée, sinon encouragée par l'institution, qui rend moins oppressante la vie commune. Car il ne fait pas de doute que la fonction sociale de ce folklore étudiant est davantage d'intégration que de subversion. La guindaille étudiant est une moquerie collective qui bloque momentanément le fonctionnement du système pédagogique et de l'ordre social. (...) La guindaille est désordre, certes, mais assurément désordre fonctionnel. Les étudiants guindailleurs sont des étudiants tranquilles.» (Voisin, p.6))

«De manière générale, la guindaille est un milieu qu'ont déserté la politesse et la courtoisie, au profit de l'humour gras. Les insultes sont de simples moyens de se saluer. Cette caractéristique installe une ambiance ambivalente, une forme d'agressivité permanente. En exagérant légèrement, nous pourrions parler de retrait de la civilisation. C'est en cela que le baptême est une expérience intéressante à vivre. Mais (...) la guindaille peut agir en dictature festive.» (Goldschmidt, 2013)

Finis, les chahuts et les rêves révolutionnaires de «mai 68». La période de subversion ou, à tout le moins, de contestation est bel et bien révolue ... Actuellement, en 2013, les co-étudiants ne paraîtraient plus être des travailleurs solidaires, mais, dans bien des cas plutôt de futurs concurrents pour la lutte des places qui, néo-capitalisme aidant, devient féroce, l'arrivisme individuel semblant chez certains devenir force de loi.

UNE FÊTE BIDON ?

La guindaille et les baptêmes étudiants perdraient largement leur préoccupation prioritairement festive, au sens de célébration et de réjouissance, pour, si l'on en croit Goldschmidt (2013), laisser une place plus grande au binôme frustration-agression.

Le mot fête :

«a d'abord (1050) le sens de 'célébration faite à un jour marqué' dans un contexte religieux. Par extension, il désigne une réjouissance qui rompt avec la vie quotidienne (fin XII^e siècle), un ensemble de réjouissances organisées (1273), une cause de plaisir (XIII^e s.), une commémoration (fin XIV^e s.), et spécialement le jour de la fête du saint dont on porte le nom (1668). Il s'est employé pour 'foire' (XII^e s.), 'tapage' (XIII^e s.) : il désigne par extension toute occasion de débauche (1879) surtout dans '*faire la fête*'.» (Rey A, 1998)

Eric Lacroix (1989, p.61) cite Meister pour qui la fête est devenue permanente dans notre société :

«La fête est devenue quotidienne, journaux et annonceurs, radio, T.V. et animateurs le proclament journellement : car c'est chaque jour que le travailleur doit recevoir sa récompense d'évasion, de distraction et de culture. Dès le réveil, la bonne humeur sort des appareils afin de leur donner l'impression de sortir de la cage dans laquelle il vit. C'est la fête tous les jours, le découpage des tranches horaires étant finalement plus important que les contenus diffusés. Certes l'esprit chagrin estimera qu'il s'agit là d'une fête appauvrie. Penser ainsi est cependant une profonde erreur. Car tout au contraire, cela marche et fort bien : les concours et les jeux font recette. Mais personne n'est dupe, ni le speaker, ni, bien entendu, le publicitaire : ni non plus, bien que cela puisse sembler paradoxal, les spectateurs. Ces derniers se sont, en effet, habitués à l'image de la fête, ils savent que c'est une fête bidon mais tout cela aide à vivre.»

La fête n'aurait donc plus qu'une fonction intégrative : elle perdrait sa dimension créative et ne remettrait plus en cause l'ordre existant. De plus, elle renforcerait cet ordre puisque, s'inscrivant dans le cadre de la consommation, elle serait consommée bien plus que vécue. Devenue spectacle, elle est désacralisée.

Si nous nous penchons sur le folklore étudiant, nous pouvons nous demander s'il n'en va pas de même. Peut-on formuler l'hypothèse qu'il devient dénué de toute exaltation autre qu'agressive ? Les étudiants, baptisés ou non, participeraient à la Saint Nicolas, la Saint Verhaegen, la Saint Toré comme on assiste, en *supporter*, à un match de football ? Une certaine agressivité, accompagnée parfois de quelques débordements, aurait-elle acquis un caractère quasi rituel ?

Mais alors il y aurait lieu de s'interroger : les «baptêmes» ne deviendraient-ils pas, au mieux, intégratifs plutôt que festifs ?

D'ailleurs ils se verront sans doute, de plus en plus, pour prévenir les incidences indésirables, codifiés par les Autorités académiques.

Michel Voisin (1983) précise par ailleurs :

« Le folklore 'prend' mieux dans les sections de futurs 'nantis' (avec toutes les réserves que dicte l'actuelle crise de l'emploi) : médecins, juristes, ingénieurs, vétérinaires, dont le recrutement est proportionnellement plus 'bourgeois' que par exemple, dans les sections de sciences humaines (philosophie et lettres, sociologie, psychologie) souvent plus contestataires et au recrutement socialement différencié.»

Bourdieu et Passeron (1964) étaient du même avis : le droit et la médecine, introduisant à des corps plus traditionnels, seraient selon eux le dernier refuge des rituels de corporations.

BAPTÊME EN REcul ?

Une enquête détaillée, réalisée en mars 1987 par des étudiants liégeois de troisième licence en psychologie sociale, sur un échantillon représentatif interfacultaire, récolta les réponses de 276 étudiants : 14% d'entre eux parmi les filles, 30% chez les garçons étaient baptisés. Nous n'avons pas connaissance d'une enquête équivalente permettant de répondre à la question : où en sommes-nous aujourd'hui ?

L'enquête permet les constats suivants :

- ◆ Considérer le baptême, comme un rite d'initiation, récolte peu de suffrages même chez les comitards ; ces derniers par contre sont nombreux à le considérer comme un moyen d'obliger les participants à se prendre moins au sérieux ; 9% des non comitards partagent cet avis ;
- ◆ Près des quatre cinquièmes des réponses parlent de «pratiques avilissantes» et de «rites sans signification»;

◆ Si 47% des répondants considèrent que le baptême est un élément de folklore à préserver, 2% seulement le considèrent comme une initiation nécessaire pour entrer dans la vie universitaire. Et si certains sont favorables à cette survie pour les autres, ils ne le sont pas nécessairement pour soi

◆ Les refus sont liés à plusieurs appréhensions :

- le fait d'avoir à s'exhiber nu, ou presque, en public ;
- des épreuves considérées comme déshumanisantes, voire indignes ;
- les membres des comités de baptême représentés comme durs et sadiques.

◆ les bleus ne supporteraient les humiliations que parce que :

- Elles sont vécues en groupe.

Comme l'a dit Bettelheim, en parlant des épreuves subies par les prisonniers des camps de concentration, il était de toute évidence plus facile de supporter les expériences pénibles quand tout le monde se trouvait dans le même bain. Il cite l'exemple de prisonniers obligés de sortir pieds nus dans la neige, gelant les uns après les autres :

«Quand plus de quatre-vingts prisonniers eurent cessé de vivre et qu'ils furent quelques centaines à avoir les extrémités gelées (...) les survivants furent autorisés à rentrer dans les baraquements. (...) Ils étaient soulagés de savoir que la torture était terminée mais, en même temps, savaient qu'ils ne pouvaient plus compter sur la solidarité. Chaque prisonnier en tant qu'individu, se sentait relativement plus en sûreté, mais il avait perdu le sentiment de sécurité qui découlait du fait qu'il faisait partie d'un groupe bien homogène.» (Bettelheim, cité par Lacroix, p.72)

«S'il est aberrant de comparer le baptême étudiantin aux usages en vigueur dans les camps de concentration ... on peut quand même remarquer que certains comportements et sentiments sont communs aux prisonniers et aux baptisés : ils peuvent exécuter des épreuves dures et avilissantes si elles sont vécues d'égale manière dans le groupe. Ce partage des humiliations crée donc un lien de solidarité entre les bleus. Toutefois ce lien existe également entre les bleus et les baptisés puisque, eux aussi, ont subi des épreuves similaires dans le passé.» (Lacroix, 1989, p.73)

- Leur éventuelle volonté de rébellion est d'autant plus facilement annihilée qu'ils sont davantage sous l'influence de l'alcool, (on les invite à boire préalablement aux épreuves) les amenant à un état second.

BAPTEME OU BIZUTAGE ?

BAPTÊME : RE-NAISSANCE ?

A proprement parler, le «baptême», du grec *Baptizein*, plonger dans un liquide, est un rite spécifiquement religieux, symbolisant l'accès à une vie nouvelle. Le Chrétien identifie par là le moment de passage depuis un état ancien caractérisé par le péché (originel), pour ressusciter dans une vie nouvelle avec le Christ. «On ne naît pas chrétien, on le devient» écrit Tertullien.

Pour baptiser, l'Eglise latine procède par aspersion, l'Eglise byzantine par immersion, les Eglises protestantes utilisent tantôt l'une forme, tantôt l'autre. Certaines confessions estiment que le baptême doit résulter d'un choix personnel et proposent de retarder l'âge du baptême, ce qui implique une période de préparation : le catéchumène, futur baptisé, découvre ainsi la foi en renaissant par le Christ.

Seuls les quakers ne pratiquent pas le rite de l'eau, privilégiant la purification intérieure permanente de l'esprit humain par une vie disciplinée, régie par le Saint Esprit. Dans bien des sociétés non industrialisées, des rites d'initiation, notamment de passage à l'état adulte, constituent un acte d'humilité envers une divinité. Le Bouddhisme connaît un rite analogue par lequel on «prend refuge dans le Bouddha, dans sa Loi et dans ses moines.» (Wikipedia/Baptême, 2013)

Les initiations sacramentelles ou philosophiques se font par le truchement de rituels formellement codifiés : elles ont davantage pour cible l'intellect et l'affectivité. Le «baptême étudiant», au sein de chaque Faculté, pourrait, en ce sens, être conçu comme devant faciliter l'accès à la discipline choisie.

En Belgique, le «baptême étudiant» s'est largement défilé de ses origines religieuses, même au niveau des analogies. A titre d'exemple, la pratique de la tonsure du nouvel étudiant semble bien avoir disparu et l'eau, même non bénite, a fait place à la bière.

BIZUTAGE : GROUPES D'HUMILIATION ?

Ailleurs qu'en Belgique, et notamment en France, en lieu et place du mot baptême, on utilise le mot bizutage, comme pendant de l'américain *hazing*, pour qualifier des réalités à première vue équivalentes.

«Bizut ou Bizuth, nom masculin, attesté en 1843 dans l'argot de la Haute Ecole St Cyr, est d'origine obscure, aucune des hypothèses avancées n'étant satisfaisante. Une création à partir de *bisogne* 'recrue, soldat nouveau' mot emprunté à l'espagnol et employé du milieu du XVI^e s. au début du XVII^e s., est invraisemblable. Un emprunt au patois de Genève *bestu* «niais» et *bésule* «élève nouveau» semble aussi évoqué pour le besoin de la cause.» (Rey, 1998)

Le mot bizut désigne un élève de première année d'une Haute Ecole. Par extension, il s'emploie à propos d'un élève nouveau venu dans un établissement scolaire et de façon plus générale pour un débutant, un novice.

Par bizutage, on entend l'ensemble des pratiques, épreuves, traitements, ritualisés et imposés, destinés à symboliser l'accès et l'intégration d'une personne au sein d'un groupe social particulier : étudiants, militaires, sportifs, professionnels, etc. Ces rites d'initiation consistent en une série de brimades, souvent dénoncées comme humiliantes voire sadiques. Refuser de se soumettre au bizutage expose souvent à la possibilité d'avoir à subir un ostracisme ou d'être en butte à des exactions et représailles au sein du groupe social en question. (Davidenkoff et Junhans, 1993; Lempert, 1998).

Or, bien des «groupes d'initiation» imposent des rites humiliants, moralement et psychologiquement, rites que peut à la rigueur supporter une personnalité psychologiquement solide, mais qui peuvent briser des jeunes encore en quête de construire leur identité. On y assiste parfois à un déferlement de pulsions primaires : des personnes peuvent y être lésées dans leur intégrité physique et mentale, voire dans leur pudeur et leur intimité, tout cela sous le couvert abusif du mot folklore. L'alcool, bien souvent, y est roi.

«Les brimades (essentiellement constituées par les épreuves de respect et le passage du parcours de baptême mais aussi, dans une moindre mesure, par les épreuves bibitives et les chants qu'il faut répéter continuellement) jouent ce rôle : la violation du territoire humain dans le sens où la définit Erving Goffman c'est-à-dire l'incursion, l'intrusion, l'empiètement, la transgression, la salissure, la souillure et la contamination dans un espace appartenant physiquement ou moralement à d'autres ; (...) presque tous les agissements des comitards envers les bleus sont destinés à violer les frontières du territoire de ces derniers.» (Lacroix, 1989, p.73)

Ce genre de pratiques a souvent fait l'objet de l'attention des médias, soit à la suite d'incidents dont certains mortels, soit à cause de la nature dégradante, dévalorisante et humiliante des actes posés. Ceci a amené le législateur à interdire tout bizutage dans certains états des U.S.A. mais aussi en France. Depuis 1998, la loi du 17 juin y précise le sens : il y est illégal et donc interdit de « commettre des actes humiliants ou dégradants lors de manifestations ou de réunions liés aux milieux scolaires et socioéducatifs.» Cette interdiction s'applique également «en cas de consentement de la personne».

En France, des recteurs d'universités et doyens de facultés ont été démis de leurs fonctions pour n'avoir pas respecté la loi. Il semble malgré tout que, bien qu'interdit, le bizutage survit dans une majorité d'établissements sous la forme de «week-ends d'intégration» fortement alcoolisés.

BAPTÊME ESTUDIANTIN : BIZUTAGE ENCADRÉ ?

Le baptême en Belgique est parfois défini, notamment dans la presse, comme un bizutage encadré, qui a pour effet direct d'inclure le nouveau venu au sein d'une association étudiante.

Chaque université, mais aussi chaque direction d'établissements d'enseignement supérieur non universitaire (où la mode des baptêmes s'est étendue par contagion) est libre d'appliquer sa propre politique. Les autorités académiques sont soucieuses d'assurer aux cercles d'étudiants et à leurs comités de baptême une certaine autonomie, mais elles s'inquiètent de ce qui peut s'y passer. Elles cherchent à agir en bon père de famille. Elles émettent, de-ci de-là, quelques réglementations utiles (par ex. interdiction de vendre et consommer des alcools forts dans les cercles étudiants). Elles ont établi des chartes de principes, co-signées par les responsables étudiants, élus du moment.

Quand on se réfère à la charte «baptême» de l'Université de Liège, on y trouve huit articles, certains d'entre eux fort complets. (www.agel-liege.be/charte_bapteme.pdf)

Cependant, alors que le Recteur de l'Université, dans son «moratoire sur les baptêmes estudiantins à l'ULg», reconnaît que :

«La tradition des «baptêmes» implique malheureusement souvent des parodies de scènes de domination et d'humiliation, extrêmement mal reçues par le public, certaines pouvant dégénérer en véritables actes de barbarie susceptibles d'entraîner des dommages physiques et/ou psychologiques. C'est pourquoi l'Université interdit les épreuves dégradantes, pénibles ou dangereuses. Elle réproouve tout acte d'humiliation ainsi que toute pression physique ou morale amenant à pratiquer des actes contre son gré.»

Rien n'est cependant dit, dans la charte baptêmes quant à la nature des activités. Il n'y figure aucune interdiction spécifique d'actes humiliants ou dégradants. Il y est simplement affirmé (art. 6) que les Comités de baptême «doivent veiller à respecter la santé physique, morale ou psychologique des participants».

Actuellement, les étudiants sont libres de participer ou non aux baptêmes. De moins en moins, entend-on dire, y participeraient. De surcroît, d'après Lacroix, les «bleus» n'ont de consignes à recevoir que des «comitards» de baptême de leur faculté. Ils en seraient avertis. A tout moment, le bleu est censé être libre d'arrêter.

Mais qui sont les comitards ? Le président en est annuellement élu par les membres du cercle auquel il appartient. Il choisira alors ses assistants après avoir exigé d'eux une lettre de motivation. Des ex comitards affirment, dans leurs lettres aux journaux, que les candidatures des personnes fraîchement baptisées seraient, dans la majorité des cas, écartées, afin d'éviter tout esprit de revanche d'une année à l'autre.

QUATRE ECLAIRAGES

UN RITE D'INITIATION

De nombreux anciens comitards de baptêmes estudiantins défendent avec vigueur leur conception de ce baptême. Le texte suivant (M.Peeters, 2010) en exprime la teneur, sous le titre «*Le baptême estudiantin, hier comme aujourd'hui, est un rite d'initiation*» :

«Ces dernières semaines, des critiques se font jour sur les organisations folkloriques estudiantines. Entre interventionnisme douteux (et antidémocratique ?) dans le fait associatif et négation de l'existence de certaines dérives, il semble opportun de remémorer quelques notions.

Le folklore est un fait social. Il y a en effet folklore, dès qu'un groupe social - quelle que soit sa taille - ne partage pas toute la culture dominante (qu'il veuille ou ne puisse le faire) et secrète ou continue une autre culture dont la fonction est de traduire l'identité du groupe.

En ce sens, le folklore estudiantin est remarquable : les étudiants constituent un groupe social qui, bien que participant à la culture dominante, a ressenti le besoin de se créer une culture propre, avec des croyances, des rituels, des narrations, de la musique, des costumes particuliers, etc., et dont la fonction est de lui assurer une identité, ainsi que de lui permettre tout un jeu de différenciations à l'échelle locale.

Tout groupe social vivant dans un univers clos cherche à rendre la vie communautaire plus supportable en s'en affranchissant occasionnellement et symboliquement. La guindaille est cette 'soupape de sécurité' dans le monde estudiantin. Elle est une moquerie collective qui bloque momentanément le fonctionnement du système pédagogique et de l'ordre social. Elle réussit un instant à désacraliser l'ordre établi symbolisé par le professeur, le bourgeois ou l'autorité en les ramenant au niveau de l'humanité.

Paradoxalement, le rituel ludique de la guindaille est une manière d'intégration et de réaffirmation de l'ordre social car il est momentané.

Une fois terminé, tout rentre dans l'ordre. Le folklore étudiant tient dès lors plus de l'intégration que de la subversion puisque quand la fête est finie tout recommence «comme avant», on engrange pour plus tard des souvenirs épiques qui seront ressassés, racontés, améliorés, prêts à ressortir lors d'une soirée d'anciens ou d'un souper de famille.

(...) Le néophyte universitaire débute son existence folklorique par une cérémonie qui s'est fortement enrichie au cours des décennies. Le nom de la célébration couvre toute une série d'activités qui s'étendent sur une période de plusieurs semaines. Pendant ce temps, le bleu est accueilli, parrainé, initié aux chansons, mais aussi à la boisson et au respect des anciens. Toutes ces épreuves ont pour but sa formation folklorique et sa progressive intégration dans le groupe et, au-delà de celui-ci, dans la collectivité universitaire.

Toutes les définitions concourent à affirmer que l'initiation est toujours un processus destiné à réaliser psychologiquement le passage de l'être d'un état, réputé inférieur, à un état supérieur. Un cérémonial initiatique accompagne l'admission des individus d'un groupe à l'autre. Les ethnologues s'entendent pour dire qu'il comprend des rites de séparation, de marge et d'agrégation. Les premiers arrachent le futur initié à son monde pour l'introduire dans un nouvel univers ; les rites de marge, de durées variables, comprennent tout un ensemble de brimades mais également une resocialisation de l'individu ; enfin, les rites d'agrégation ont pour but de réintégrer le nouvel être dans la société avec son statut définitif.

Ces composantes essentielles du rite d'initiation sont présentes dans le baptême universitaire.

- pour l'étudiant, les rites de séparation sont loin d'être symboliques : attitude volontairement irrespectueuse ou moqueuse des anciens, utilisation du terme générique «bleu», position déférente du «gueule en terre» sont des marques évidentes de la volonté d'arracher le bleu à son ancien milieu pour le projeter dans un nouveau monde qu'il doit découvrir.

- les rites de marge sont les plus nombreux et les plus visibles. Les épreuves imposées au bleu sont diverses et multiples.

Elles connaissent une évolution parallèle à celle des moeurs et des mentalités : c'est une période de «dressage» qui fait passer le bleu de l'autorité parentale à l'autorité des anciens étudiants et qui a pour but d'assurer la conservation des coutumes ancestrales. A côté de ces épreuves, il y a une resocialisation du bleu dont le caractère d'instruction (chants, histoire du folklore, etc.), de transmission des connaissances (coutumes) et d'éducation morale (contrôle de soi, fraternité entre les candidats qui vivent ensemble les mêmes épreuves) est indéniable.

- enfin le nouvel étudiant est réintégré dans la société «un peu moins beau physiquement, un peu plus beau moralement». Les rites d'agrégation, certes moins perceptibles dans le monde estudiantin, peuvent néanmoins s'illustrer par l'octroi du diplôme de baptême ou le droit de porter une penne. De plus, une fois la cérémonie accomplie, l'ex-bleu participe, à l'égal des anciens, à la guindaille.

L'évolution des épreuves imposées aux néophytes comme rites de marge atteste que le folklore estudiantin ne vit pas indépendamment de la société, mais change avec elle et les individus qui la composent. La relation d'antériorité entre le tout symbolique de la casquette que l'on remplit de bière à la fin du 19^e siècle, et le bain de sang qui termine la cérémonie initiatique ces dernières années, est évidente. Le rite actuel s'est formé au cours des décennies par une addition successive d'épreuves et l'abandon d'autres.

Une fois arraché à son milieu, l'étudiant est instruit, initié aux «mystères» de sa nouvelle société. Les leçons de chant et autres rallye-café durant lesquels le bleu se familiarise avec les pratiques courantes de ses aînés tiennent d'une volonté de resocialisation et d'intégration indéniable. Il n'en était pas différemment au 19^e siècle.»

LE MAL-ÊTRE D'UN DÉSARROI ?

Sur le campus, certaines voix n'ont pas attendu pour dénoncer les excès du bizutage :

«Mon attention a été attirée il y a trois ans, explique Marc Abramowicz, psychothérapeute et fondateur d'Aimer à l'U.L.B. J'avais vu un groupe d'étudiants très bruyants. Au milieu des anciens, les bleus devaient simuler un coït à trois. C'est à ce moment là que j'ai commencé à m'interroger sur les humiliations sexuelles que pouvaient entraîner les baptêmes. Depuis, le Centre a organisé des conférences sur la question, alimentant encore la controverse.

L'an passé, des filles sont venues me demander des certificats. Elles n'osaient pas dire qu'elles ne voulaient pas se faire baptiser. Alors elles demandaient de leur fournir un papier expliquant, par exemple, qu'elles souffraient du foie et qu'elles ne pouvaient pas boire.

Depuis, le Centre affirme entendre régulièrement des échos d'excès. *J'ai entendu parler d'une jeune fille musulmane qui s'était inscrite en première candidature pharmacie. Lors de l'accueil des étudiants, elle se serait trouvée enfermée dans un auditoire. Des bleus auraient été forcés de se déshabiller. Elle aurait piqué une véritable crise de nerfs et s'en serait trouvée complètement traumatisée.*

Le baptême, un rite initiatique ? Pour le psychothérapeute, il s'agirait plutôt de l'expression d'un désarroi, d'un symptôme prouvant à quel point les jeunes se sentent perdus dans une société où la sélection est de plus en plus impitoyable.

Le folklore est devenu l'une des seules façons de faire passer les valeurs de la solidarité et de l'intégration. Autrefois ces valeurs s'exprimaient autrement.

Les cercles étudiants avaient d'autres activités que folkloriques. Ils étaient beaucoup plus politisés par exemple. Aujourd'hui, il est très frappant de voir à quel point la tristesse et la lassitude ont remplacé l'imagination. Regardez les défilés : on boit de plus en plus, mais on crée de moins en moins.

Quant à l'omniprésence du sexe dans le folklore étudiantin, elle ne fait que traduire la montée de la violence. L'environnement est devenu tellement aseptisé que l'on recherche des formes de plaisir exacerbé.

Ce narcissisme, ce besoin d'être glorifié et rassuré que l'on retrouve souvent dans les baptêmes, peuvent s'apparenter au sadomasochisme.

Légiférer, l'idée ne semble pas absurde au fondateur d'Aimer à l'U.L.B. *Il faut que la possibilité existe réellement de réprimer les abus. Il faut se dire que les jeunes ont besoin de quelque chose, parce qu'ils vivent dans une société où ils ne sont rien.»* (Meskens, 1991)

UNE EXPÉRIENCE D'ABSURDE EXTRÊME

«J'ai été baptisé à l'ULB en 2004, j'ai ensuite été comitard de baptême pendant deux ans (...) Je ne suis pas de ceux qui affirment que le baptême est une expérience merveilleuse à tout point de vue, qui transforme un garçonnet influençable en jeune homme indépendant et intellectuellement autonome. Je ne suis pas plus de ceux qui le définissent comme un rituel d'un autre âge, où se manifeste le sadisme débridé d'une jeunesse pervertie et alcoolique.

Le baptême est à mon sens une expérience d'*absurde extrême*, dans la mesure où il pose un ensemble de situations absolument improbables dans la vie de tous les jours, qu'il pousse des gens à agir selon d'autres normes que celles de la cité. Il n'est pas nécessaire de donner des exemples : ceux qui l'ont fait s'en rappellent, ceux qui ne l'ont pas fait en ont sûrement déjà été témoins. Cependant, le malentendu quant à la finalité est inévitable. Celui qui ne l'a pas vécu n'a du baptême que cette image : celle de la transgression des codes et des consensus. Je comprends donc qu'il puisse ressentir une forme d'indignation, voire de pitié et de colère, à la vue d'un bleu méprisé. S'il dépasse cependant son indignation, il comprend néanmoins que ce traitement ne lui est pas imposé : le baptême est un jeu de rôles proposé à des volontaires. À tout moment, chacun est libre de quitter la partie si les règles ne lui conviennent pas. S'il existe une forme de violence symbolique, il n'y a pas de contrainte physique.

Comme dans toute situation où un rapport d'autorité est effectif, il existe des abus. Abus d'alcool, abus d'autorité, etc. (...)

Comment répondre à ces excès ?

L'époque actuelle ne fait pas dans la dentelle : si quelque chose peut s'avérer dangereux, interdisons-le sur-le-champ !

Voici la position dont se réclament les plus ardents adversaires du folklore étudiantin. (...) Il est regrettable que la démocratie, en voulant répondre globalement à des cas particuliers, tende à remplacer le commerce entre les êtres par des lois interdisant tout comportement différent du consensus (santé, sécurité, etc.). Néanmoins, il me semble nécessaire de penser les dérives potentielles ou effectives du baptême de l'intérieur, avec les acteurs concernés (autorités académiques, cercles étudiants, comités de baptême, etc.)

Pour terminer, le baptême est une expérience riche et diverse. Chacun vient prendre ce qu'il est venu chercher, voire plus. Pour certains, c'est un simple souvenir de quelques années d'insouciance, pour d'autres une étape cruciale de la construction de leur personnalité.» (Goldschmidt, 2013)

ANTI CLIMAX :

UNE STRUCTURE D'ACCUEIL SINGULIÈRE

Le Cercle des Etudiants en Philosophie de l'Université de Louvain-la-Neuve propose (2013) un baptême atypique :

« (...) nous ne proposons pas un baptême étudiantin 'classique' de 'bleusailles'. Sans pour autant mépriser ces baptêmes, le nôtre se veut alternatif et philosophique, sans humiliations, épreuves physiques et autres «gueule en terre, bleu» (...)

Si vous avez déjà une image de ce à quoi ressemble un baptême étudiantin, il vaudrait mieux en faire fi pour comprendre en quoi consiste le nôtre. Il ne comporte aucune épreuve physique, ne vous commandera pas de vous agenouiller devant nous, ne vous fera ingérer aucune substance mystérieuse, en somme il ne s'attaquera nullement à votre intégrité corporelle. Aux brimades affectionnées par le baptême traditionnel, nous préférons la force des arguments ; aux rudolements et injures en guise de bizutage, nous substituons les vertigineuses interrogations débusquant l'orgueil là où il se terre.

L'objectif est d'introduire à certains concepts philosophiques, demander et permettre aux catéchumènes (nous n'appellerons pas nos aspirants baptisés des «bleus» pour marquer la différence) de jongler avec ces concepts, et surtout d'approfondir et de remettre en question leurs idées reçues, leurs certitudes souvent pertinentes mais parfois naïves.

Concrètement, c'est à travers diverses mises en scène, jeux de rôle philosophiques, discours, etc. ... que nous essayons d'aller plus loin dans la réflexion.

Nos activités vous donneront ainsi l'occasion de vous fixer les idées après les avoir remises en question, de vous affirmer lors de débats, d'exprimer votre point de vue et d'acquérir une assurance qui pourra vous être bien utile - notamment pour les examens oraux ! Tout cela dans un cadre convivial éloigné des contraintes académiques.

De plus, le baptême est un bon moyen d'intégration et permet de rencontrer beaucoup de gens ouverts et intéressants qui ne sont pas dans les mêmes années d'études mais sont pour la plupart passés par la philosophie. Notre baptême, comme notre cercle, reste ouvert aux étudiants de tous horizons. Enfin, mais tout aussi important, le baptême est une expérience vraiment agréable où l'amusement reste la priorité.»

LE BAPTEME ETUDIANT «TRADITIONNEL»

LES RITES DANS LE «FOLKLORE» ESTUDIANTIN

Le baptême étudiantin paraît, pour certains, comme l'expression du sadisme exercé par les anciens sur les nouveaux. Les nombreuses humiliations, l'obligation de s'enivrer, le non-respect de la dignité humaine sont souvent pointés du doigt.

Beaucoup de facteurs cependant sont propices à la désinformation : en la matière la transparence est nulle. Pourquoi ?

Au-delà des généralement discrets, et souvent laconiques, souvenirs des baptisés et des on-dit de seconde main, de l'incommunicabilité de la honte éventuellement gardée de certains comportements vécus, il y a l'attitude parfois condescendante de « ceux qui savent » et la « confidentialité » des comitards. Il est vrai que conserver et partager un secret met les baptisés dans un cercle d'élus ; les secrets peuvent avoir le sens de réunir autour d'un mystère, d'une chose «que nous connaissons et pas vous», sans pour autant que le secret recouvre des données négatives.

« Le secret plus ou moins bien gardé fait partie de l'épreuve, tout comme l'appréhension et le stress. Il s'agit d'un combat interne perpétuel pour se rappeler qu'il s'agit d'un jeu et que ce n'est pas la vie réelle. Il ajoute à l'épreuve. Et le dépassement est encore plus beau.»

*(Une étudiante aux fourneaux_ overblog.com*article-bapteme...)*

Cependant, le relatif secret entourant les activités induit souvent la question : «si le baptême est parfaitement correct, pourquoi ce secret ?», en d'autres termes : «qu'y a-t-il à cacher ?» Chaque année de nombreuses discussions publiques, politiques ou intra-universitaires apparaissent dans la presse, souvent en relative méconnaissance de cause, faute d'informations précises.

Les descriptions détaillées de baptêmes universitaires faisaient totalement défaut avant que Eric Lacroix, déjà mentionné en page 2, en décrive les aspects communs dans son mémoire «*Le baptême estudiantin à Liège*» (1989).

Certes a-t-il privilégié l'étude des bleusailles «Médecine» et «Ingénieur» (les deux plus anciens comités liégeois). Mais aussi a-t-il observé personnellement les autres phases du baptême dans six Facultés, participant à des bleusailles, des cérémonies de baptême et des remises de diplômes.

Malgré quelques différences de détail, les activités de baptême sont apparues très semblables d'un comité de baptême à l'autre, la Faculté de Médecine elle, développant des processus plus spécifiques. Cependant, lui fut interdit l'accès au baptême «Vétérinaire», le plus dur et, à cette époque du moins, le plus «bestial» (profession oblige). Il est vrai que c'était à un moment où l'acquisition des syllabi de cours était laissée à l'appréciation des comitards vétérinaires, lesquels prétendaient en exclure ceux qui refusaient le baptême.

Il y a toutes raisons de croire, en l'absence de toute enquête ultérieure la contredisant, que cette observation minutieuse reste, sur bien des points, largement d'actualité.

Lacroix y distingua d'une part, les rites d'initiation et d'autre part, les rites d'intégration.

Les rites d'initiation comprennent trois phases :

- ◆ la bleusaille ou pré-baptême ;
- ◆ le baptême proprement dit ;
- ◆ la remise des diplômes.

A. LES RITES D'INITIATION

L'auteur constate que, lors des **premiers contacts** avec les nouveaux étudiants, le baptême est souvent présenté comme un moyen de rencontrer les autres étudiants avec moins de formalisme qu'aux cours, dans une atmosphère de franche rigolade et de guindaille. Il est rarement fait allusion au baptême comme rite d'initiation.

Sans doute a-t-il perdu son caractère initiatique aux yeux des étudiants mais il constitue toujours, au travers d'épreuves à réussir, un passage obligé d'un état censé être de quasi «inexistence et d'ignorance» (celui du «bleu»), à l'état d'une certaine «connaissance» (celle du «poil»).

Tout cela ne serait pas sans rappeler des rites de passage et de bizutage à l'armée et dans certains milieux professionnels, où les épreuves revêtent un caractère d'humiliation, rabaisant parfois la personne de manière avilissante. Au mieux, dans les baptêmes étudiants, les épreuves manifestent une volonté affichée d'imposer l'humilité.

La bleussaille ou pré-baptême

Cette période permet aux comitards de connaître les bleus et à ceux-ci de se désister s'ils n'apprécient pas cette première épreuve. Un prix d'entrée permet de boire de la bière à volonté. Les Comitards portent tous des toges aux couleurs de leur Faculté ou des tabliers, parfois laissés sales par choix délibéré, pour ne pas détruire les graffiti et dessins, parfois symboliques, qui les couvrent.

Les bleus vivent ou subissent :

- ◆ des épreuves bibitives : «bois, raclure de bleu !» : pendant plus ou moins deux ou trois heures, les bleus sont «abreuvés» de bière qu'ils doivent boire «à fond» (boire le verre d'une traite), à chaque injonction d'un

comitard. Les épreuves visent à sacrer le «Roi des bleus» et la «Reine des bleuettes» :

«il s'agit d'ingurgiter le plus rapidement possible, les bières qui se trouvent devant soi afin d'être qualifié pour le tour suivant : le nombre de bières à boire augmente progressivement jusqu'à la finale qui sacre le buveur le plus rapide.» (p. 11)

◆ des épreuves de chant :

«ils ont théoriquement appris plusieurs chants qu'ils doivent répéter à chaque demande d'un comitard ainsi que quelques expressions clés telles que «je suis un sale bleu», «je suis une merde», ou encore «une sous - merde». (p.11)

◆ des épreuves de respect :

le «gueule en terre» traditionnel (ils doivent à la moindre injonction d'un comitard se mettre à genoux, les bras derrière le dos, le front à deux centimètres du sol) ;

«Il s'y ajoute d'autres épreuves comme ramper par terre, lécher les bottes des personnes désignées, boire des mixtures à base de produits peu compatibles (de la crème à raser dans la bière, par exemple).» (p. 11)

Un éventuel refus est toujours sanctionné par un «à fond» supplémentaire.

Durant les trois heures que dure la bleusaille, les comitards crient continuellement sur les bleus.

Ajoutons (cela dépend d'un comité de baptême à l'autre) des épreuves collectives en ville : de fréquents «gueules à terre» ou encore crier de façon répétée «je suis un sale bleu». Parfois, des tâches sont assignées : contracter des assurances contre le sida ou la syphilis, acquérir des tarifs dans des maisons de tolérance, échanger un maximum de vêtements en un temps minimum dans un ascenseur (entre personnes de sexe différent), se promener à quatre pattes dans la rue, collecter pour «L'œuvre de la soif», etc.

Le baptême proprement dit

Il y a deux à trois fois plus de monde au baptême (cela peut atteindre une centaine de personnes ou davantage, en plus des bleus à baptiser et des membres du comité de baptême) que lors des bleusailles.

«Le parcours est visible de tous : disposé en ligne droite, le long d'un mur, et séparé du public par des barrières, le sol étant recouvert de sciure. Dans une autre pièce au sol recouvert de paille se trouve le «parc à bleus», endroit où les bleus attendent de passer leurs épreuves sous la surveillance d'un comitard qui les incite à boire et à chanter. La première épreuve débute à 20h30 par des sketches d'une durée moyenne d'un quart d'heure, joués par des groupes de cinq à six bleus sur un thème à connotation sexuelle imposé par le comité. On assiste à des scènes de partouze, de sodomisation, de viol, etc. ... jouées par des bleus déguisés en bêtes de sexe, dans leur comportement ou dans leur aspect physique (ceci essentiellement pour les garçons qu'on affuble souvent d'un phallus proéminent). Pendant le passage de chaque groupe, les autres bleus, restés dans le parc à bleus sous la surveillance de deux comitards, ingurgitent des quantités considérables de bière et font des «gueules en terre».

Après les sketches, les bleus se déshabillent (les garçons complètement, les filles restant en maillot de bain) et se présentent un à un au début du parcours, les filles précédant les garçons... Chaque stand, tout au long du parcours, est tenu par un comitard et abrite une épreuve différente que doivent subir les bleus.» (p. 16)

Quels sont ces stands ?

- ◆ stand «bière» : plusieurs «à fond».
- ◆ stand «capotes» : des préservatifs sont suspendus à un fil, remplis de différents ingrédients (lait, moules, pilchards, grenadine) qui, en mélange, donnent à la mixture un aspect peu appétissant. Les bleus doivent faire exploser le préservatif avec les dents et avaler son contenu.

◆ stand «entrailles» : les bleus doivent d'abord lécher une quinzaine de «couilles» et de «bites» de taureaux (suspendues à une corde) ainsi que des têtes de taureaux et de mouton. Il y a ensuite une tête de vache, dépouillée (sans peau), traversée par un tuyau invisible par lequel on injecte un liquide que le bleu avale lorsqu'il embrasse la vache sous les naseaux. Puis il doit lécher une matrice de vache et y boire un liquide blanc, également dispensé par un tuyau invisible.

◆ stand «bleu de méthylène» : un bidet est rempli d'eau colorée au bleu de méthylène. Le bleu doit s'y asseoir pour en être imprégné. De plus, du bleu de méthylène est délayé dans un vaporisateur afin d'asperger complètement les récalcitrants.

◆ la «baignoire de sang» : les bleus doivent se plonger entièrement dans une baignoire remplie de sang, d'yeux, d'abats (foie, poumons) et d'organes génitaux de taureaux (le tout fourni par les abattoirs). En réalité, le contenu de la baignoire est en partie constitué d'eau, dans lequel sont dilués quelques litres de sang qui donnent la couleur et un désinfectant.

Le responsable du stand, le président en l'occurrence (ce stand est souvent très apprécié des comitards) ajoute régulièrement à l'immersion complète dans la baignoire l'obligation pour le bleu de ramener à la surface, entre les dents, les yeux ou les parties génitales qui stagnent au fond de la baignoire.

◆ stand «sciure» : après être sorti du bain, le bleu se roule dans la sciure.

◆ la «douche froide» : permet au bleu de se retrouver relativement propre (les traces de bleu de méthylène ne partiront qu'après plusieurs lavages.) (Lacroix, p.17-18)

A toutes ces épreuves viennent encore s'ajouter, tout au long du parcours et selon l'envie des comitards, les mimes de positions sexuelles.

Chaque parcours dure une trentaine de minutes bien que la cadence s'accélère après les premiers passages.

«D'éventuels récalcitrants aux épreuves, aux «à fond» ou qui raillent les comitards s'exposent à des traitements spéciaux. Il y a toutefois très peu de récalcitrants : la plupart sont plutôt apathiques et/ou ivres et obéissent immédiatement aux injonctions des comitards.» (Lacroix, p 18-19)

Selon l'auteur, alors que la bleussaille se déroule plus ou moins «en privé» c'est-à-dire en la présence presque exclusive des seuls membres du comité de baptême, la cérémonie du baptême proprement dite est publique (et en générale payante). Les seules personnes admises sont les «poils», étudiants et anciens étudiants baptisés, qu'ils soient étudiants de l'université de Liège ou d'ailleurs. A vrai dire un contrôle réellement efficace est impossible.

Sans doute y trouve-t-on des comitards ou des anciens étudiants invités par eux ; on y repère aussi ces spectateurs itinérants, navetteurs entre le bar et le second rang du public, mais il est aussi des spectateurs qui passent progressivement à l'état de quasi protagonistes. Certains survoltés interviennent par des cris, des gestes obscènes, pressant les responsables de durcir les épreuves. Ceux là se retrouveraient particulièrement chez les étudiants baptisés l'année précédente.

«Cela ne signifie pas pour autant que tout sadisme soit exclu du baptême parce qu'il n'y a pas de débordement aux règles édictées : le fait d'obliger les bleus de faire des « à fond » jusqu'à ce qu'ils vomissent, de leur renverser de l'éther sur la verge ou de les mettre « gueule en terre» durant des heures constituent autant de souffrances physiques et morales qui leur sont imposées. Toutefois il est certain que ce sadisme (contesté par la majorité des comitards puisqu'à leurs yeux le baptême est une activité purement gratuite) est bien moins dangereux dans le cas où il est réglementé que lorsqu'il se manifeste de manière totalement anarchique.

Ces manifestations incontrôlées de sadisme sont autant le fait de poils, qui urinent et crachent sur ou même frappent les bleus, que de comitards, poussés par le public à baptiser de manière plus extrême.» (Lacroix, p.94)

Les épreuves se terminent vers minuit. Les comitards parent au plus pressé dans la mise en ordre des lieux, récupérant autant que possible les souillures. «A cette accalmie, succède un deuxième temps : celui des chansons. Et tout se termine généralement dans la confusion d'un énorme brouhaha».

La remise des diplômes

Des comitards d'autres facultés et un certain nombre de poils assistent généralement à la remise des diplômes. L'ambiance y est bien plus calme et ne relève plus de la relation d'autorité imposée lors de la bleusaille et des activités du baptême.

La proclamation des résultats caricature les processus de délibération et proclamation des résultats des sessions d'examens facultaires :

«Le diplôme, signé par la totalité des comitards, est remis au bleu par le président du comité. La note dépend non pas de la manière dont les épreuves ont été réussies mais plutôt de celle dont elles ont été passées : lors d'une réunion préalable à la remise des diplômes, les comitards donnent leur avis sur chaque bleu et se mettent d'accord sur les cotes de chacun. La cote la plus basse «satisfaction avec piston» est accordée aux récalcitrants, la « satisfaction » simple sanctionne les bleus dont les comitards n'ont plus qu'un vague souvenir, la «distinction» est accordée aux bleus qui ont fait preuve d'un certain humour ou qui sont considérés par les comitard comme des personnes sympathiques. Idem pour la «grande distinction» qui récompense une sympathie et un humour plus élevés. La «plus grande distinction» est réservée aux seuls Roi et Reine des bleus» (Lacroix, p.24)

B. LES RITES D'INTEGRATION

Ils sont symbolisés par l'uniforme : le tablier, protection lors des guindailles ; pour certains, la toge, la penne (ou la calotte). S'y ajoutent les chants et le vocabulaire spécifiques (les thèmes privilégiés seraient la capacité de sortir, de boire et de draguer plus et mieux).

L'intégration implique la participation aux cortèges, en ce compris les collectes qui s'y rattachent et la pratique du « clach », moyen de s'amuser en salissant tout ce qui était propre par l'usage d'œufs, de farine, de talc ...

« Longtemps, la Saint-Nicolas fut la fête des enfants sages. Au début du XIX^e siècle elle est devenue la fête des écoliers. A l'université, elle devient une sorte de carnaval, l'occasion d'un certain dévergondage, d'une transgression collective. On manifeste sa non-sagesse. Aujourd'hui... la ville est véritablement mise en crise par des guindailleurs intempestifs... Le rituel de la mendicité « pour l'oeuvre de la soif » me paraît, à une époque telle que la nôtre, bien sinistre. Par ailleurs, chants obscènes, hurlements et autres insanités sont souvent perçus par la population comme de la violence pure et simple Transgresser toutes les règles... contribue à donner de l'étudiant et de l'Université une image tout à fait négative.... (...) D'un point de vue anthropologique, il s'agit d'un rituel de transgression. Que ce rituel soit collectif fausse le sens de cette transgression... c'est un déguisement de la souillure que l'on pourrait comparer à celui des candidats à l'initiation dans les sociétés sauvages. Quant au cortège, il est l'occasion pour les étudiants de manifester de façon assez agressive leur présence dans la ville.

Et de donner l'illusion d'une communauté réelle.»

(Gossiaux, 1994, passim)

ESPRIT DE GROUPE INDUIT ?

Pratiquement tous les comitards ayant presté à l'époque ont été interviewés par Eric Lacroix, selon le schéma d'analyse de Mac Cracken (1988), relatif à l'interview de longue durée. En voici les conclusions, en ce compris les intentions implicites qui s'en dégagent :

«Le baptême, qui constitue pour les comitards interrogés, un élément de folklore à préserver, sinon un jeu, est caractérisé par différents concepts tels que le principe d'autorité, la recherche du pouvoir, le respect de la hiérarchie, l'esprit de soumission, la fraternité corporatiste et sectaire, etc. qui doivent logiquement déboucher sur la formation d'un esprit de groupe et, hypothèse que je vais essayer de démontrer, d'un esprit de classe.» (Lacroix, p.92)

«Il ne faut pas se voiler la face et affirmer comme les comitards, que le baptême n'est qu'un jeu qui permet l'accession à un monde plus fraternel et solidaire. (...) Il est erroné de considérer le baptême comme un rite d'initiation et d'intégration.»

«On ne peut plus parler que de traditions plus ou moins stables consistant, d'une part à intégrer de nouveaux membres au groupe pour en assurer la pérennité, et d'autre part à encenser ce propre groupe en offrant à ses membres un spectacle destiné à réaffirmer, sous le couvert de l' «amusement», les règles sur lesquelles il repose : le respect de la discipline et la soumission à l'autorité (via le principe de l'ancienneté et des positions acquises). Cela se traduit, sur le terrain, par un système où la relation dominant-dominé est omniprésente, tant pendant qu'après le baptême, et qui permet néanmoins l'existence des notions de fraternité et de solidarité. Mais ces deux valeurs (...) renvoient ici à une notion plus corporatiste et plus sectaire du baptême. En effet, le groupe constitué par le baptême ne se fonde pas sur une fraternité gratuite et ouverte mais plutôt sur la défense des intérêts et des désirs des seuls baptisés, en tenant compte cependant du rang qu'ils occupent au sein du comité de baptême.

Ces règles et ces valeurs, conjuguées à l'utilisation d'un certain nombre d'attributs visant à marquer l'appartenance au groupe (toge, tabliers, pennes, étoiles, etc.) ont pour objectif de créer un «esprit de groupe» qui signifiera que l'étudiant adhère après intériorisation au modèle d'ordre auquel il a été confronté en tant que bleu. Ainsi le baptême accentue les notions d'autorité, de pouvoir, de hiérarchie, etc. ... qu'ils devront à nouveau affronter dans le monde universitaire et professionnel.» (Lacroix, p.98-99)

LA TENTATION DU POUVOIR

«Il ne faut pas oublier qu'il y a, chapeautant le groupe, un comité de baptême dont les membres possèdent l'autorité de commander aux bleus et, à la tête de ce comité, un petit groupe de comitards qui détiennent un réel pouvoir. Le but de ces comitards n'est plus de se soumettre mais, au contraire, de montrer leurs aptitudes de meneurs d'hommes. (...) Ne peut-on d'ailleurs émettre l'hypothèse selon laquelle le fait d'être membre d'un comité serait synonyme d'une certaine reconnaissance de capacité, en dehors du cadre des études ? (...) De toute manière, c'est pour ces comitards le moyen de sortir enfin ou encore du lot et de montrer leurs aptitudes d'organiseurs, de chefs et de responsables (...) lorsqu'on postule un emploi (certains comitards ne s'y trompent pas puisqu'ils y font déjà référence dans leur curriculum vitae).» (Lacroix, p.91-92)

FRATERNITE, SOLIDARITE VERSUS SOUMISSION, HUMILIATION

LE DÉNI

Sauf exceptions (c'est notamment le cas du cercle de philosophie à Louvain-la-Neuve), la majorité des baptêmes d'étudiants, dans toutes les Universités, même s'ils diffèrent quelque peu l'un de l'autre, contiennent des séances de soumission, d'humiliation, voire même de souffrance physique.

Il est rare de trouver des personnes qui poussent le déni jusqu'à contester le caractère général de cette donnée de fait. En prenant conscience qu'il y a effectivement de la soumission et de l'humiliation, la plupart des gens identifient bien le baptême à un certain bizutage, qu'il soit encadré ou non, qu'on y soit favorable ou pas.

Par contre, nombreux sont ceux qui prétendent en minimiser l'impact négatif. S'il faut être baptisé pour se faire des amis à l'université, entend-on dire, autant s'en accommoder : c'est là de toutes façons un rite d'initiation festif, fraternel, folklorique. Tout cela n'est qu'un jeu, un jeu de rôle (groupal).

«Chaque année, les journalistes (...) y vont de leur commentaire (...) qui emprunte des références incertaines à une vulgate anthropologique très approximative. Les commentaires sont tous construits sur un schéma identique: les rites d'initiation appartiennent à toutes les sociétés humaines ; ils ont pour objectif de renforcer l'intégration d'un groupe social ; les baptêmes étudiants, s'ils sont sales, sont surtout bonhommes ; les organisateurs prennent toutes leurs responsabilités (disent-ils) ; d'ailleurs ce n'est pas obligatoire; enfin, on en garde le meilleur souvenir.» (Molitor, 2008)

Il me semble qu'il y a lieu de s'interroger quant à

- ◆ la nature et les intentions sous-tendant les choix effectués,
- ◆ la quête de fraternité,
- ◆ le sens du «jeu»,
- ◆ la notion de jeu de rôle,
- ◆ la nature festive,
- ◆ l'incidence folklorique,
- ◆ la nature de l'initiation.

LE CHOIX

C'est leur choix ?

Le principe de la liberté de choix paraît bien s'imposer, voire se réglementer formellement, dans la plupart des institutions d'enseignement supérieur. Actuellement, les étudiants seraient effectivement libres de faire ou non le baptême. C'est donc délibérément qu'ils acceptent de se faire baptiser.

La notion de liberté de choix demeure cependant, dans un petit nombre de cas, une contre-vérité. En effet, si dans de très nombreux cercles étudiants, les non-baptisés sont maintenant les bienvenus, d'autres cercles maintiennent toujours la fermeture de leurs activités aux non-baptisés. Certains de ceux-ci, soucieux de participation sociale, se feraient alors baptiser pour éviter tout ostracisme.

Pourquoi ?

Quand les étudiants choisissent de faire le baptême, ils ont au départ une raison de le faire, un désir d'en retirer quelque chose. Ceci dépend bien entendu, pour chacun, de la représentation qu'il se fait du baptême.

LA FRATERNITÉ

*Un, deux, trois
Nous allons tous même direction
Nulle part oui, mais ensemble
J.-J. Goldmann*

Beaucoup mettent en avant une quête de fraternité et arguent du besoin de se faire des amis, de créer des liens avec un autrui jusqu'ici encore indifférencié, de se solidariser.

L'ami d'un de mes enfants, très solitaire, confirme son intention de faire le baptême pour cette raison ; le connaissant, l'un de nous lui dit : «tu ne vas pas aimer». Un an après, il confirme : « J'ai détesté du début à la fin, par contre maintenant, j'ai des tas de potes.»

D'aucuns spécifient :

«Pour moi le baptême a un sens. J'ai moi-même été baptisé. J'en garde un excellent souvenir de découverte de soi-même et de fraternité. A force d'être mis dans des situations absurdes, on en apprend énormément sur soi, sur ses limites. C'est une belle occasion de percevoir un concept de fraternité.»

(Casier, vice-président ULB)

«L'utilité du baptême est multiple, au niveau humain. La création de liens sociaux qui dépassent du cadre normal ... Et quand tu as subi des heures de gueules en terre, que quelqu'un te donne une gorgée de bière, te glisse un bonbon dans la main, que ton parrain ou un co-bleu te donne à manger ou te parle si la motivation flanche, tu ressens vraiment la reconnaissance. Tu apprends à apprécier des choses simples, un simple sourire, un simple «courage» d'un comitard, ou prendre un verre après une bleusaille, tu apprends l'humilité, tu retrouves la simplicité. L'entraide est également un point central de l'expérience. Beaucoup avancent que tu n'as pas besoin de ça pour te faire des amis.

Cet argument est méprisant pour des gens timides ou introvertis et qui éprouvent des difficultés à aller vers les autres. Les bleus permettent de créer des liens avec une vitesse et une intensité que tu ne peux trouver ailleurs. On est tous dans la même merde, tous pareils, et la solidarité est primordiale.»

(Une étudiante aux fourneaux_ overblog.com*article-bapteme ...)

Notons, à ce propos, l'action de «soutien» de certains anciens, voire de comitards ; tout particulièrement, c'est la tâche des parrains ou marraines d'aider et «protéger» «leur» bleu.

UN JEU ?

Pour beaucoup de comitards et de bleus, le baptême étudiant relèverait certes d'«une soumission entièrement volontaire et totalement consciente», mais il est bien présumé au départ «qu'il s'agit d'un jeu».

Chacun, consciemment, serait prêt à «jouer le jeu». Mais qu'entend-on par «jeu» ?

Il y a jeu, peut-être, mais de quelle nature ? Un amusement gratuit ? Une innovation réglementée ? Quelque activité qui se situerait en dehors du cadre austère de la quotidienneté universitaire ?

En français, le mot «jeu» a un sens indifférencié : on peut jouer seul au *jokari*, ou jouer à deux aux échecs, ou encore, à vingt-deux, jouer un match de football. La langue anglaise, elle, distingue entre *play* et *game*.

Quand un pédagogue fait le lien entre les *play/game/holding* dans le processus créatif qu'il propose dans ses «ateliers d'expression», *play* signifie l'expérimentation dans la créativité la plus libre, sur base d'un cadre de départ ; *game* : la mise en place de nouvelles règles, à partir de ce qui a été expérimenté ; *holding* : la proposition approfondie de consolider via une structure, qui a pour enjeu de retrouver le flux, la dynamique, la fraîcheur créative de départ.

A quoi le bleu peut-il penser en disant que c'est un jeu ? Et à quoi peut penser le comitard en le disant ? Pour ce dernier, cela paraît recouvrir les concepts de *game* et de *holding*.

Pour le bleu, serait-ce uniquement la notion de *play*, du non-sérieux, du créatif et/ou de l'inopiné qui prédomine ? Encore que, tout environnement étant un environnement perçu, le «jeu» apparaîtra de façon fort différente d'une personne à l'autre.

D'autre part, il paraît difficile de s'en tenir aux seules définitions qu'avance le dictionnaire Robert : «activité physique ou mentale purement gratuite, qui n'a dans la conscience de la personne qui s'y livre, d'autre but que le plaisir qu'elle procure» ; ou encore «ce qui relève ou semble relever de la fantaisie pure» ; ou enfin «chose sans gravité qui ne tire pas à conséquence ou qui n'offre pas grande difficulté».

Quel sens vécu cela a-t-il pour chacun ? Sans doute le «jeu» est-il perçu en tant qu'événement ponctuel et singulier, en dehors de la quotidienneté ? Peut-être est-il appréhendé en outre comme étant de peu d'importance ? Mais est-il humainement envisageable de qualifier tel, le vécu du baptisé ?

Et si le «bleu» a conscience que cela pourrait comporter des humiliations, pour quelle raison envisage-t-il de les subir ? Serait-ce pour s'exercer à l'autodérision ?

«Donne-toi la peine de questionner un «bleu» fraîchement baptisé (...) Ce qu'il aura surtout retenu ce que nous n'aurons eu cesse de lui inculquer, c'est avant tout les notions essentielles de la solidarité, de l'entraide, de l'abandon des préjugés sociaux et raciaux, du «libre examen», et surtout de l'autodérision.» (Bernard Phillips, in *Le Soir*)

Il est des personnes capables de prendre de la distance par rapport à elles-mêmes et à leur image. Cependant, y a-t-il un âge où l'autodérision est acceptée et comprise ? Sont-ils nombreux ceux qui sont susceptibles d'être partie prenante, et d'accepter de gaîté de cœur, d'être objet de l'hilarité des autres à leur égard ?

A moins que ce soit pour tester sa force, pour renforcer son Moi ? Pour se sentir ou devenir capable d'affronter et de vaincre les difficultés, même les abjections, les humiliations, les malaises ? Et ce, tout en restant en mesure de créer des liens avec un autrui encore indifférencié et de consolider de tels liens.

En l'envisageant de la sorte, le « jeu » révélerait alors des enjeux graves, sérieux.

En effet, dans de telles circonstances, il testera la force du Moi : certaines personnes révéleront leur force, d'autres montreront des lacunes et des faiblesses. La perception de ces différenciations ne risque-t-elle pas d'apparaître difficile à vivre pour certains ?

UN RÔLE ?

Pour les comitards responsables, qu'ils soient président, animateur, parrain, auxiliaire, la répartition des rôles dans ce *game* a été déterminée préalablement (*holding*). Chacun sait ce qu'il a à faire : il a effectivement un rôle à jouer.

Mais quand on parle de « jeu de rôle », qu'est ce que cela signifie pour le comitard et pour le « bleu » ? Et d'ailleurs qui joue effectivement un rôle, si ce n'est les comitards du baptême ?

Le « bleu » est-il vraiment un partenaire s'investissant dans un rôle qu'il peut nuancer à son gré ? Dans les faits, son comportement ne lui est-il pas imposé, en quelque sorte prédéterminé, spécifique ?

Est-il, dans ce «jeu», autre chose que l'objet, un des pions, d'un jeu (*game*) manipulé par les comitards, son individualité n'étant pas prise en compte ?

Alors qu'il est sous le regard de spectateurs, certains amicaux, d'autres goguenards ou agressifs, jusqu'où aurait-il consenti d'aller s'il avait été, dès le début, en totale connaissance du déroulement et surtout du vécu potentiel des activités ?

ON PEUT TOUJOURS INTERROMPRE ?

Certes, disent les protagonistes, les étudiants savent qu'ils seront soumis à une certaine forme de soumission et d'humiliation mais qu'elle sera tout à fait temporaire. Il se peut qu'elle aille un peu loin. Les bleus sont, en théorie, toujours libres d'interrompre. Pourtant, une fois que l'on a commencé, il est quasi héroïque d'interrompre sous la pression sociale, celle du regard et parfois des commentaires des co-baptisés lesquels, eux, continuent, peut-être dans la peine et/ou les difficultés.

En outre certaines observations faites (Lacroix, p. 18-19) montrent que des «traitements spéciaux» sont parfois prévus à l'égard des récalcitrants !

C'EST FESTIF ?

Festif, vraiment ?

En quel sens entendre ce mot ? N'est-il pas abusif de parler ici de fête ? Et si oui, est-ce toujours le cas ? Il y a bien entendu des moments qui peuvent être festifs, procurer du plaisir, et qui sont dénués d'humiliation, ne fût-ce que les sorties après baptême. De surcroît, pour certains comitards et certains «bleus», il y a un réel bonheur, une vraie joie, de se défaire de toutes conventions et «bonnes manières» et de s'exprimer en toute «trivialité».

« Il y a un bonheur à se fondre dans la masse, “à se laisser porter par un grand fleuve tranquille de confiance et de rude familiarité”, à ne plus avoir à décider du bien et du mal ou du mal et du moindre mal, ou du bien essentiel et du bien secondaire, à ne plus répondre de ses actes devant un juge intérieur et à faire ce que font les camarades parce que le juge, désormais, c’est eux. Il y a un bonheur à être dépouillé non du droit d’expression mais de la pénible tâche de penser par “les schémas collectifs de l’espèce la plus triviale”. Il y a un bonheur enfin à se défaire du carcan des conventions et des manières en disant “Merde !” pour exprimer sa désapprobation et “Salut, bande de cons !” en guise d’apostrophe amicale. La camaraderie est un baume aux tourments de soi. » (Alain Finkielkraut, L’encamaradement des hommes, cité par Goldschmidt, 2013)

Mais, sont-ils vraiment à la fête, ceux des participants qui se sentent manipulés, en butte à des situations déplaisantes, dévalorisantes, voire écoeurantes ... ? Et, à la limite, chacun est-il vraiment prêt, de gaîté de cœur, à risquer d’être atteint dans sa pudeur, sa sexualité, son intimité ... ? Jusqu’à vivre, pour certains, des sentiments de dégoût et de honte sous le rire ou du moins le regard, même amical, d’autrui. ?

« Mais jamais on n’entend l’écho (...) de ce qui pourrait se cacher derrière la banalité des rites qui se reproduisent d’année en année. Ainsi, très souvent, les images que l’on donne à voir démentent l’euphémisme convenu des propos. Ici, ce sont des garçons ou des filles, largement dénudés, couverts de peintures ou d’ordures diverses, têtes baissées. Là, c’est une jeune femme agenouillée, les bras pendants, la tête penchée en avant et les yeux baissés, le visage souillé de déjections diverses. Elle n’a pas l’air de rire, ni de trouver le moindre plaisir à ce qu’elle vit. Surtout, elle évoque irrésistiblement le visage ou la posture d’innombrables autres femmes humiliées, tondues ou non, dont le dernier siècle a multiplié les images. On aimerait interroger les auteurs de ces articles et leur demander, même si l’imagination leur manque, à quoi les fait penser le défilé d’hommes nus et tondu devant d’autres hommes habillés et goguenards ? Faut-il qu’un uniforme remplace la blouse de guindaille pour que l’affaire change de sens ? » (Molitor, 2008)

C'EST FOLKLORIQUE ?

Il y a folklore, si un groupe social ne partage pas l'intégralité de la culture dominante et qu'il secrète une subculture spécifique. En ce sens, le folklore étudiant (...)

«a ressenti le besoin de se créer une culture propre, avec des croyances, des rituels, des narrations, de la musique, des costumes particuliers, etc., et dont la fonction est de lui assurer une identité (...) Tout groupe social vivant dans un univers clos cherche à rendre la vie communautaire plus supportable en s'en affranchissant occasionnellement et symboliquement. La guindaille est cette 'soupape de sécurité' (...). Elle est une moquerie collective qui bloque momentanément le fonctionnement du système pédagogique et de l'ordre social. Elle réussit un instant à désacraliser l'ordre établi symbolisé par le professeur, le bourgeois ou l'autorité en les ramenant au niveau de l'humanité.» (Peeters, 2010)

Cependant :

«Les adversaires des explications anthropologiques du bizutage font remarquer les nombreuses différences importantes entre les rites d'initiation des sociétés pré-modernes et les bizutages modernes.

Tout d'abord dans le déroulement : ce ne sont pas des adultes qui donnent l'initiation aux jeunes, mais des jeunes qui forcent des plus jeunes à leur obéir. Dans les cérémonies traditionnelles, le but est de transmettre une mythologie, des enseignements, ce qui souvent n'est pas le cas dans le bizutage.

De plus, le bizutage ne fait pas passer l'enfant au statut d'adulte. Le nouveau obtient seulement un statut transitoire d'étudiant. La différence est que nous sommes aujourd'hui dans des sociétés de l'écrit où le vrai rite de passage est l'examen. Le bizutage ressemblerait donc plus à un simulacre d'examen, cérémonie qui n'aurait pas, loin de là, le sens et l'importance d'un rite de passage.

Le bizutage ne serait... rien d'autre que ce qu'il semble être à première vue, c'est-à-dire une humiliation publique.» (Wikipedia/Bizutage, 2013)

Certains ex participants motivent leur satisfaction en insistant sur le caractère folklorique de leur initiation. Il mettent l'accent sur plusieurs critères : apprendre à boire, apprendre et entonner des chansons «folkloriques», pouvoir porter la penne et/ou le tablier, garder le secret des modalités de son baptême, s'initier à l'histoire de l'Université et aux coutumes locales, et surtout s'intégrer dans un cercle d'étudiants, bénéficier de son atmosphère festive et de la fraternité ou de la camaraderie y vécues.

C'EST UN RITE D'INITIATION ?

Initiation à quoi ?

A la vie universitaire dans sa généralité ou bien à une subculture au sein de l'Université, ou plus précisément à celle d'un cercle d'étudiants ?

Envisage-t-on, par ce baptême, de donner accès aux composantes à mettre en oeuvre pour se préparer à un apprentissage long et exigeant, à ouvrir à l'élargissement des connaissances, à la rigueur de l'analyse, à l'affinement de l'esprit critique, à la participation aux avancées scientifiques, à la créativité intellectuelle ?

On en est loin. Pourtant, l'initiation offerte à l'entrée du curriculum universitaire, porte le titre partiellement fallacieux de « baptême étudiants ». N'y a-t-il pas eu malonne à avoir entretenu l'équivoque, à l'époque où il était quasi impossible de refuser ce baptême.

«L'influence que peut avoir le baptême sur la poursuite des études est aussi dénoncée : comment peut-on entamer correctement des études universitaires par environ trois semaines d'activités fatigantes moralement et physiquement (au rythme de deux activités par semaine), empêchant le bleu de suivre normalement les cours ?» (Wikipedia/Baptême, 2013)

Ce n'est donc pas pas vraiment à la vie universitaire dans son ensemble qu'on initie, mais bien à l'entrée au sein d'un cercle étudiants, élément d'une subculture spécifique, quoique utile en tant qu'apprentissage de vie autre qu'académique, au sein de l'univers universitaire.

FAÇONNER UN HOMME NOUVEAU ?

Cependant, pour certains anciens comitards, le rituel viserait à façonner un homme nouveau (ou une femme nouvelle). Le (ou la) ferait-il passer à l'état adulte ? Il s'agirait bien, en cette hypothèse, d'une session de développement personnel ?

Mais, dans une telle session, on s'attache à reconnaître chacun dans son individualité, son autonomie, ses spécificités, ses potentialités. Est-ce le cas ? Sans aucun doute, certaines personnes se révéleront capables de traverser - sans dommage - des épreuves pénibles. *A contrario*, n'y en aura-t-il pas qui les subiront avec peine et difficulté ? Mais tous ne vont-ils pas apprendre à s'accoutumer au, et à banaliser le, fait de mépriser et humilier autrui ?

CELA NE DURE PAS ?

Il est insisté parfois sur le caractère de courte durée du baptême, événement transitoire, qui deviendra un souvenir heureux ou pénible. La question est à débattre: ne minimise-t-on pas l'impact de soumissions même temporaires ? De toute manière, comment prédire les conséquences d'une expérience traumatisante de déni et d'humiliation, même de courte durée ? Bien sûr, pour empêcher que les bleus ressentent trop intensément leurs affects, ils peuvent être invités à boire. Ceci semble se produire fréquemment dans certains types de baptêmes.

Toutefois, d'une part, ne peut-on craindre que d'aucuns garderont, profondément enfoui en eux, le souvenir de rites humiliants, dont le ressenti peut perturber et même fragiliser leur personnalité ?

D'autre part, ne risque-t-on pas d'avoir reçu une leçon de vie sociétale, vraisemblablement contraire aux intentions de bien des comitards ?

«Le étudiants mettent en avant de prétendues « valeurs » pour justifier l'humiliation subie par des centaines de «bleus» (...) On cite en vrac : intégration, nivellement des différences sociales... Je m'aperçois surtout qu'ils montrent aux «bleus» que désormais leur vie sera faite de soumission, pour la plupart, et qu'ils doivent commencer dès à présent à l'accepter. Le « bleu », s'il veut réussir dans la vie, devra maintenant apprendre à subir les humiliations (...) Mais qu'il se rassure, l'année suivante, il pourra être de l'autre côté de la barrière. D'exploité, il passera au rang d'exploiteur. Il pourra infliger supplices et tortures aux «inférieurs», «pour leur bien» naturellement. (...) Voilà une belle leçon de vie : au sortir de la fac l'étudiant sait maintenant qu'il devra la fermer et se soumettre si on l'humilie et que cette humiliation sera nécessaire s'il veut avoir une chance de pouvoir accéder à un grade supérieur dans la hiérarchie de la société. Il aura appris à se soumettre ou à soumettre. Il aura compris que ces injustices sont normales et ... justes !!! Loin de niveler les égalités sociales, le baptême en aura créé d'autres, celles entre ceux qui sont «tout» et ceux qui ne sont «rien».

L'université ne doit pas être une usine à moutons ou à tyrans, une école de la résignation. C'est pourquoi nous nous devons de condamner les baptêmes. Non pas pour jouer les rabat-joie ou les anti-folkloriques, mais bien pour lutter contre l'humiliation, la résignation, la tyrannie et, d'une certaine façon, l'exploitation.» (Julien Fang, in *Le Soir*)

LE DIT DES COMITARDS

Les comitards interviewés par Eric Lacroix, estimaient tous que les épreuves se déroulent dans le respect d'un certain «esprit», c'est-à-dire sans excès aucun, et dans une ambiance bon enfant, que le sadisme, le voyeurisme n'existent pas ... si ce n'est chez les autres ...

«le baptême s'identifierait donc à un vaste jeu de rôles et tous les comportements développés par les poils ou les comitards seraient purement innocents puisque relevant du domaine de l'amusement.» (Lacroix, p.47)

Selon Lacroix, les comitards interviewés évitent soigneusement de parler des aspects négatifs (les brimades, les comportements vexatoires et avilissants) pour ne valoriser que le positif :

«en qualifiant le baptême de jeu, de tradition et de système d'intégration, les comitards sont confortés par une activité antérieure à leur entrée à l'Université : ils ne sont donc pas responsables de sa forme et ne font que reproduire les comportements des anciens.» (Lacroix, p.47)

A côté de cet alibi, du refus d'endosser la responsabilité de leurs actions, les comitards interviewés reconnaissent néanmoins de regrettables abus. Ils sont tentés là aussi d'en atténuer l'impact. On peut s'interroger à ce sujet. Ne serait-ce pas là, dans certains cas à tout le moins, une forme de déculpabilisation ?

« On parle souvent de la pression qui pèse sur les épaules des bleus et qui peut les pousser à certains excès ; on parle en revanche plus rarement de la pression similaire qui s'exerce sur les comitards, et qui peut elle aussi engendrer certaines dérives. Car si les bleus sont encadrés et contrôlés, il n'en est pas toujours de même pour les comitards. Contrairement au bleu, la pression qui s'exerce sur le comitard n'est pas une injonction définie et verticale, elle est liée au groupe social dont il fait partie. Elle est horizontale.

Ce qui est grisant pour le comitard, c'est non pas de détenir (théoriquement) le commandement absolu des bleus, mais bien «l'encamaradement des hommes» : le désir de surenchère pour déclencher l'hilarité, le respect, ou l'admiration de ses pairs. À mon humble avis, la plupart des abus à regretter procèdent de cela.» (Goldschmidt, 2013)

Réagissant au texte de Goldschmidt un «Olivier» anonyme écrit : «Quand vous parlez d' «absurde extrême», vous avez réussi à mettre des mots très justes sur quelque chose que j'essaie souvent d'expliquer dans des termes plus compliqués. Par contre, je n'ai pas retrouvé mon expérience personnelle de comitard dans la description de l'autorité horizontale. Je ne dis pourtant pas que vous vous trompez, mais cette interprétation ne tient pas, selon moi, assez compte du fait qu'en tant que comitard en bleusaille, on joue un rôle. Mais même en bleusaille et même après quelques verres, je n'ai jamais oublié que je restais moi-même au-delà du rôle. Moi-même pour voir quand arrêter pour ne pas aller trop loin dans le xxxe degré, pour rester au fait de mesures élémentaires de sécurité ou d'organisation de l'événement, etc. Car même si le «personnage» que joue le comitard a l'air sans foi, loi ou limites, derrière doit toujours rester la personne avec son jugement, ses facultés de raisonnement, etc. Parfois, certains l'oublent et si le groupe ne joue pas son rôle positif d'alerte et de contrôle comme il le joue la plupart du temps et comme il doit le faire dans le cas d'un comité ou d'un groupe de parrains, c'est là que ça peut déborder. C'est heureusement rare, mais cela doit être à chaque fois l'occasion de se remettre en question. Sans toutefois interdire comme certains le veulent.»

UN JEU DE RÔLES GROUPEL ?

Une question fondamentale :

A quel titre, à partir de quelle légitimité, qui que ce soit peut-il jouer avec la vie des autres ?

Sont-ils nombreux les comitards suffisamment mûrs et équilibrés d'une part, suffisamment formés à animer un groupe d'autre part ? Sont-ils tous capables de faire face à l'inattendu, de contrôler les excès, de dissiper un climat de foule ou de panique ?

La maturité et la compétence peuvent être réelles, même chez des gens relativement jeunes : dans ce cas, elles seront pour beaucoup quant aux effets bénéfiques pour certains participants et la satisfaction du groupe.

Par contre, les idiosyncrasies personnelles du comitard, intronisé en tant que dominant affiché, peuvent être sujettes à caution. Certains peuvent prendre leur rôle très au sérieux et abuser de leur position et de leur pouvoir, sans d'ailleurs en être conscients et sans avoir un regard lucide et critique sur eux-mêmes.

«Certains moniteurs larguent les amarres et conçoivent le groupe comme une aventure, bateau ivre sur lequel ils descendent, étroitement confondus avec les participants ... ces navigations dérivent tantôt vers des passages à l'acte entre participants, avec la complicité, voire avec la participation, du moniteur ; tantôt vers des naufrages du groupe qui se saborde ou du moniteur jeté par-dessus le bastingage ...

La problématique perverse ... tend d'autant plus facilement à s'installer au premier plan que la loi est minimisée, que le moniteur fusionne avec l'émotion collective et que, l'interprétation étant officiellement écartée, chacun se sent à l'abri du risque de dévoilement de sa vérité ...» (Anzieu, 1976, in De Visscher, 1991, p.183)

LE BESOIN DE RECONNAISSANCE

Axel Honneth, dans *La lutte pour la reconnaissance*, a montré que :

Pour entretenir un rapport positif à soi-même, tout être humain a besoin de développer les registres de la confiance en soi, du respect de soi, de l'estime de soi. Ces rapports pratiques à soi-même sont toujours liés au besoin d'être reconnu par autrui : chacun de nous a besoin de leur bienveillance, de leur respect, de leur estime.

Se sentir méprisé, avili, moqué, dénié, humilié, émotionnellement insécurisé, traité comme un objet dans des situations collectives est la négation extrême du besoin de reconnaissance nécessaire pour entretenir un rapport positif à soi.

Une question à poser : dans l'hypothèse de l'annihilation de l'autonomie par un rituel d'obéissance, d'avilissement et d'humiliation imposées, d'absence de compassion exprimée, aboutit-on vraiment à rendre adulte, à rendre plus fort mais aussi plus solidaire ? Pour certains, peut-être. Pour d'autres, au contraire, ne risque-t-on pas de confirmer la personne dans un état d'infantilisation et, à terme, ne contribue-t-on pas à initialiser la désolidarisation sociétale ?

Cependant, dans le discours des baptisés, se noue un lien entre les baptisés qui ont vécu, parfois douloureusement, le même sort, les mêmes choses ensemble : entre eux, ils compatissent et s'entraident, et se «solidarisent» en fonction des aléas d'un sort commun partagé.

Ce point de vue existe, parfois prégnant, quand bien même il s'agirait d'une fantasmagorie, parfois récupératrice.

Un anonyme «comitard de l'ULB heureux» réagissant au dit de Goldschmidt :

«Bien qu'il soit agréable de se laisser enivrer, outre par la bière, par la camaraderie, il n'est évidemment pas d'excuse pour que cette camaraderie nous fasse «trop» dépasser les bornes. En effet, puisque nous les dépasserons quand même, tenons en compte et modérons-nous, un peu. Toutefois, et c'est ici que se place le coeur de mon intervention, voire mon coeur à moi, j'aimerais personnellement, qu'on juge avec beaucoup de recul les mots qu'utilise un infiltré pour expliquer son expérience. Si chacun trouve en celle-ci une réponse différente compte tenu de son expérience et de sa personnalité propre, comment pourrait-on porter un discours exact qui puisse être absorbé comme la vérité universelle, à présenter aux détracteurs de nos rites. Enfin je tiens à féliciter l' «absurde extrême» car c'est exactement ce que je vois en le baptême, malgré le fait qu'il y ait déjà une flopée de règles insinuées par la civilisation des autres. Et c'est finalement cette essence de l'expérience qui repousse les hérétiques du folklore estudiantin. Lorsque ces derniers comprendront qu'on ne leur crache pas dessus personnellement en nous isolant des règles rigides de notre société, le débat sur le baptême perdra toute raison d'être.»

UNE RÉDUCTION DE DISSONANCE ?

Une interrogation : pourquoi certains anciens baptisés défendent-ils si farouchement le maintien des aspects bizutages au sein des baptêmes étudiants? Il en est, sans aucun doute, qui y sont devenus plus forts, plus fraternels, plus solidaires. Pour d'autres, ceci est moins évident qu'ils ne le croient. Peut-être leur est-il impossible de reconnaître qu'ils ont difficilement accepté de vivre certaines situations d'humiliation ?

Si c'est le cas, sans doute assiste-t-on à un processus de réduction d'un état de tension, de «mal-être», ce que Festinger (1964) dénomme «dissonance» : «La dissonance survient lorsqu'une cognition nouvelle est en contradiction avec des cognitions déjà ancrées dans l'univers mental du sujet.» (Delouée, 2010, p. 81-82). Ainsi, les membres d'une secte religieuse prévoyaient la destruction de l'humanité, un jour précis, et s'y préparèrent. La prophétie échouant, ils réduisirent leur dissonance, non pas en renonçant à leurs croyances, mais en intensifiant leur prosélytisme, convaincus que leur foi les avait sauvés. (Festinger, Riecken, Schachter, 1993)

Lorsque quelqu'un est obligé ou se croit obligé de faire ce qui va à l'encontre de ses attitudes, ses valeurs, sa motivation, ses manières de vivre, il pourrait prétendre et se convaincre qu'il réalise librement cet acte, pourtant en contradiction avec son univers mental antérieur : ce faisant, il sort du processus de tension : il réduit sa dissonance.

Le cas présent semble être de cette nature mais, plus spécifiquement, il paraît analogue à un «syndrome de Stockholm ».

Ce syndrome, fréquemment constaté, est celui de ces otages qui, partageant la vie de leurs geôliers, finissent par prendre fait et cause en leur faveur, et même dans certains cas, à devenir eux-mêmes un des membres du groupe d'agresseurs.

Le syndrome de Stockholm correspond à un aménagement psychologique d'une situation hautement stressante, dans laquelle la vie ou l'identité de l'agressé (otage, victime) est en danger. L'apaisement de leur angoisse est trouvée d'une certaine façon, dans l'identification ultérieure à l'agresseur.

Et effectivement, à terme, le «bleu» d'aujourd'hui pourrait, dans un ou deux ans, devenir le comitard de demain. Dans de telles situations groupales, une solidarité réelle, autre que l'expression d'une camaraderie spécifique, s'établit effectivement entre les personnes ayant vécu, difficilement ou douloureusement le même sort.

DE LA SOUMISSION BANALISÉE

La seconde guerre mondiale a réintroduit la perception du concept de soumission, avec une question simple : «Comment a-t-on pu en arriver là ?» Eichman, poursuivi pour la mort de cinq millions de Juifs, arguait du fait qu'obéissant aux ordres, il n'était pas responsable.

Ces dernières années, les psychologues sociaux se sont préoccupés de la banalisation de l'obéissance, définie comme un comportement de soumission à un ordre qui vient d'un pouvoir légitime ou légitimé. Si on s'est habitué à exécuter les ordres d'un dominant, fût-il occasionnel, ne risque-t-on pas d'entrer dans un circuit de comportements susceptible d'éventuellement banaliser humiliation, souffrance, et mépris de la personne ?

Déjà l'expérience de Stanley Milgram avait montré que, sous la pression d'une autorité, n'importe qui peut se transformer en bourreau, assénant des chocs électriques potentiellement mortels à un inconnu pour des raisons futiles. (De Visscher H., 2011)

Et «jusqu'où sommes-nous soumis?» (Weinberg in Dortier, 2010), d'autant que va jouer l'approbation sociale, mécanisme qui crée une dépendance de l'individu à l'égard de la norme majoritaire. Or, nos actes nous engagent, et on peut se demander dans quelle mesure ils nous enferment dans la soumission ? «L'engagement dans un acte ... a pour effet de rendre l'acte, et tout ce qui s'y rapporte sur le plan comportemental aussi bien qu'idéal (idées, opinions, croyances,...), plus résistant au changement» (Joule, Beauvois, 2002, p 85).

De surcroît, existent les soumissions librement consenties, selon lesquelles un individu peut être manipulé de telle sorte qu'il a le sentiment de faire librement ce qu'on lui demande. (Joule., Beauvois, 2010)

Une recherche particulièrement significative fut celle de Zimbardo, reprise ci-après. Elle montre comment, dans un jeu de rôle groupal, l'intériorisation des rôles a banalisé tant pouvoir que soumission, au point de devoir arrêter prématurément l'expérience.

L'EXPERIENCE DE STANFORD

EN PRISON

En 1971, Philip Zimbardo, alors professeur à l'Université Stanford à Palo Alto, mena une étude financée par la Marine américaine ; l'objectif était d'analyser la raison de conflits apparaissant dans le système carcéral. L'hypothèse de départ était que tant les gardiens de prisons que les prisonniers adoptent spontanément, de leur propre chef, des comportements conduisant à une dégradation des conditions de détention.

Vingt-quatre étudiants, d'origine et milieu divers, volontaires modestement rémunérés, furent soigneusement sélectionnés pour leur bonne condition tant physique que mentale. Par tirage au sort, la moitié d'entre eux devinrent «gardiens», l'autre moitié «prisonniers».

Le sous-sol du bâtiment de psychologie de l'Université devint la prison. Un assistant de recherche joua le rôle de directeur, Zimbardo celui de superviseur.

Certaines conditions visaient à augmenter désorientation, dépersonnalisation, désindividualisation : les gardiens avaient matraque, uniforme de type militaire, lunettes de soleil réfléchissantes pour éviter tout contact entre leurs yeux et ceux du prisonnier ; les prisonniers, vêtus d'une longue blouse, sans sous-vêtements, les chevilles enchaînées, étaient appelés par un numéro et non par leur nom.

Les gardiens reçurent pour consigne qu'aucune violence physique n'était autorisée, que le bon fonctionnement de la prison relevait de leur responsabilité mais qu'ils la gèreraient de la manière qui leur conviendrait.

Les prisonniers furent arrêtés chez eux, fouillés, menottés par la police de Palo Alto, transportés, à grand renfort de sirènes, jusqu'à l'Université. Ils vécurent toutes les phases de «fichage», empreintes digitales, photos, lecture de leurs droits, déshabillage et désinfection à l'aide de produits anti-poux et anti-parasites.

Dès le deuxième jour, une émeute survint. Les gardiens cassèrent la révolte, attaquant les prisonniers avec des extincteurs. Après cela, ils montèrent les prisonniers les uns contre les autres en créant une «bonne» cellule et une «mauvaise» cellule dont les matelas furent retirés, les prisonniers obligés de dormir à même le sol.

Cela incita les prisonniers à penser qu'il y avait des «informateurs» dans leurs rangs, ce qui stoppa toute rébellion. Le comptage des «prisonniers» fut mis en place, engendrant de longues stations en position debout.

Il y eut des périodes d'exercice physique forcé mais aussi de suppression de nourriture. Le droit d'utiliser la salle de bain devint un privilège. Certains durent nettoyer les toilettes à mains nues. Il y eut même des actes d'humiliation sexuelle.

L'expérience avançant, un tiers des gardiens devinrent plus sadiques, en particulier la nuit (pensant que les caméras étaient éteintes). Les prisonniers commencèrent à présenter tantôt des symptômes de dérangement émotionnel aigu, tantôt un eczéma psychosomatique.

Après seulement six jours passés sur les deux semaines prévues, l'expérience dut être interrompue.

L'EFFET LUCIFER

Les résultats de l'expérience étayèrent la thèse que la situation provoque le comportement, lequel n'est pas fonction de prédispositions personnelles. Alors qu'au départ les participants sont simplement engagés dans un jeu de rôle, ils ont intériorisé leur rôle au fur et à mesure que l'expérience avançait. L'impressionnabilité et l'obéissance des gens en présence d'une idéologie légitimée du pouvoir corroborent les résultats de la non moins fameuse **expérience de Stanley Milgram**, une dizaine d'années plus tôt. Elle avait montré que n'importe qui, sous la pression des circonstances et d'une autorité considérée comme légitime, peut se transformer en bourreau, assénant des chocs électriques potentiellement mortels à un inconnu pour des raisons futiles.

Ceci induit une réflexion fondamentale : jusqu'où peuvent vraiment mener le contexte et le rôle que l'on est censé y jouer ? Certes, dans l'expérience de Stanford, les gardiens ne pouvaient employer la force physique. Mais il ne leur était pas interdit d'humilier. Zimbardo les avait autorisés à « créer chez les prisonniers un sentiment d'ennui, de peur jusqu'à un certain degré, d'arbitraire : leur vie sera totalement contrôlée et ils n'auront aucune intimité. En faisant disparaître leur individualité, nous induirons un sentiment d'impuissance. Dans cette situation, nous aurons tout le pouvoir et eux aucun. » Ils ne se privèrent pas d'humilier : les prisonniers se retrouvaient privés de sommeil et de douche, déshabillés, travestis en femmes, insultés. La réponse des prisonniers a varié de l'indignation passagère à la prostration continue. La situation dégénéra. Tous s'étaient pris au jeu (de rôle) au-delà du raisonnable.

A POSTERIORI

Quarante ans plus tard (Ratnesar, 2011), certains protagonistes nuancent l'hypothèse de la seule pression du contexte ou du rôle attendu pour justifier les comportements observés et surtout ceux qu'ils ont eux-mêmes tenus. Zimbardo, loin d'avoir été dépassé par la situation, aurait fait en sorte que l'attitude de ses co-bayes lui donne raison, légitimant ainsi son autorité.

C'est ce qu'avance l'un des ex gardiens. Il aurait fait sciemment du zèle : fort d'une expérience de comédien, il se serait testé pour voir jusqu'où il était capable d'aller. Pour lui, l'expérience n'aurait été somme toute qu'un job d'été, pensait-il alors. Cependant, face aux images de la prison d'Abou Ghraib qui, en 2004, montrent des geôliers américains infliger des sévices à des prisonniers irakiens, il avoue avoir enfin compris l'engrenage qui peut s'enclencher si personne ne se charge d'imposer des limites à une surenchère permanente.

Côté prisonniers, l'un d'eux fut des premiers à se rebeller contre ses gardiens. C'était un habitué des manifestations pour les droits civiques. L'expérience de Stanford représentait pour lui l'occasion de mettre à l'épreuve ses capacités de rébellion... Il a cru un moment constater un élan de solidarité parmi les prisonniers, qui découvraient certes les vertus de la résistance passive mais se pliaient avec fatalisme à un rôle de futurs perdants...

Deux témoins se trouvent ainsi avoir souligné au départ les spécificités de leur personnalité, mais être amenés à entériner paradoxalement la théorie la minimisant ...

Christina Maslach était l'amie de Zimbardo. Passant le voir, elle avisa les prisonniers allant aux toilettes, des chaînes aux pieds. Elle s'en scandalisa et l'accula: elle redoutait de ne plus l'aimer s'il ne se ressaisissait pas.

Il arrêta l'expérience au soulagement de tous.

Zimbardo a reconnu depuis qu'il en était lui-même venu à se considérer, non plus comme le responsable d'une expérience scientifique, mais comme le directeur d'une prison. Il se surprenait même à marcher les mains dans le dos, comme un général inspectant ses troupes, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors.

Il a enseigné à Stanford jusqu'à sa retraite en 2007. Avec du recul, que pense-t-il de sa fameuse expérience ? «Je pense que ça m'a rendu meilleur.» Effectivement, au fil des années, il s'efforça de réfréner le pouvoir qui pouvait être le sien en tant que professeur.

LE POIDS DU MAL

Lors de discussions ultérieures entre les ex-gardiens et les ex-prisonniers, ces derniers évoquèrent spontanément l'existence de trois types de gardiens : les «bons» qui expriment de la gentillesse et tentent de venir en aide ; les «moyens» qui, s'ils ne sont pas d'un grand secours, évitent tout cas de commettre des exactions ; les «mauvais» (une minorité : un tiers des gardiens) qui donnent libre cours à leur brutalité.

«Cette distinction entre trois types de gardiens renvoie à une observation maintes fois rapportée par les rescapés de prises d'otages ou par les rares survivants des camps de la mort nazis. (...) La simulation de Zimbardo atteste l'impact prépondérant des mauvais gardiens dans ce genre de situation. Ce sont leurs conduites, inutilement violentes, qui influencent le plus l'ensemble des gardiens. Sans doute l'explication se situe-t-elle dans l'indulgence complice des bons gardiens à l'égard des normes de la situation. Chaque fois qu'un mauvais gardien résout un problème avec un prisonnier en usant de la force de manière disproportionnée, il communique aux autres gardiens sa vision de ce qu'il convient de faire dans la situation. A moins de voir les bons gardiens manifester de façon publique leur désapprobation, l'escalade de la brutalité est inéluctable. (...)

Les régularités comportementales émergent comme un produit de l'activité consensuelle des groupes. C'est particulièrement le cas lorsque les circonstances appellent la définition de nouvelles normes sociales. Dans le cas de l'imitation ou lorsque les normes sont bien ancrées dans le tissu social, un phénomène identique résulte d'une acceptation quasiment automatique dans le chef des individus. (...) Le modèle entretient un rapport hiérarchique vis-à-vis de l'élève, ne serait ce que sur le plan affectif ... L'expérience de Zimbardo montre bien que les mauvais gardes finissent par imposer leur point de vue.» (Leyens et Yzerbyt, 1997, p. 180-181).

DESHUMANISATIONS EXTREMES

Dans la mesure où l'on s'interroge sur la possible accoutumance à la soumission, à l'humiliation, à l'avi-lissement qui pourraient perdurer à la suite de certains types de sessions de baptême-bizutage, et amorcer des attitudes, des manières de faire stables et récurrentes, on pourrait aborder les violences cou-rantes éventuelles de notre vie quotidienne : le har-cèlement au travail, le contrôle hiérarchique opaque mais effectif des personnes au sein des entreprises, etc. Mais d'autres, plus compétents en psychologie du travail, sont susceptibles de l'illustrer ultérieurement. S'il a été choisi de décrire, en annexe, deux situations de déshumanisations extrêmes, c'est qu'elles montrent jusqu'où peut conduire, à la limite, la banalisation de l'obéissance aveugle, de la pratique de l'humiliation, du mépris de la personne. Toutes deux se passent ailleurs sans doute, mais aujourd'hui.

L'une, *Tranquility Bay*, montre comment, par une utilisation drastique de trois processus induits : se taire, obéir, souffrir, on réduit des enfants à un état d'obéissance passive absolue.

L'autre, *Déshumanisation comportementaliste*, décrit comment les *marine* ont été entraînés à humilier et à dépersonnaliser leurs captifs avec la même férocité par laquelle ces jeunes soldats avaient été eux-mêmes trai-tés par leurs instructeurs militaires, au moyen d'un rituel élaboré de bizutage extrême.

Nous n'en sommes heureusement pas là, loin de là. No-nobstant, les recherches de Milgram et de Zimbardo montrent que presque tout être humain, sous la pression d'une autorité, peut se transformer en bourreau. Aus-si est-il envisageable d'assumer le dit de Michel Molitor (2008) :

«Nous vivons, je pense, dans une société démocratique qui prétend promouvoir, sans y parvenir vraiment, la figure d'un être humain debout. L'humiliation, quelle qu'en soit la forme, est la plus grave agression qu'un homme puisse faire à un autre homme. Et notre temps n'est pas avare de ces offenses. Je m'interroge donc, avec colère et inquiétude, sur ces présentations des baptêmes étudiants ou autres bizutages qui ne questionnent jamais ce besoin d'humilier, même pour rire (surtout pour rire). Je suis convaincu que cette humiliation a une signification redoutable pour chacun et d'abord pour ceux qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils mettent en œuvre. Quand un homme crie à un autre homme «Chien, gueule en terre!» et le force à se coucher devant lui, même dans le cadre de ce qu'il pense être un simulacre (et le pense-t-il?), il participe à la longue histoire de l'humiliation. Je m'interroge surtout sur l'absence de mémoire qui autorise des jeunes gens à recourir à des rites qui font de l'humiliation un moyen de construire une relation sociale.

Dans ce monde de violence ordinaire, où les bourreaux les plus banals se sont succédés sous toutes les latitudes, avec ou sans uniformes, où des hommes ont vu dans l'humiliation le moyen le plus commode de discipliner ou de briser d'autres êtres humains, dans leur corps comme dans leur âme, il n'y a pas de jeu de domination ou d'humiliation qui soit innocent. J'aimerais que ceux qui rapportent les chroniques ordinaires des baptêmes étudiants se posent, ne fût-ce qu'une seule fois, une question dans ce sens.»

POSTFACE

*Cela fait partie du mécanisme de la domination
Que d'empêcher la connaissance des souffrances
qu'elle engendre*
Adorno

Un **fait** : pour passer de l'enseignement secondaire à l'enseignement universitaire, l'accueil est encore à façonner. A de rares exceptions près, l'actuel «baptême» n'est pas cette chose. Car s'il se veut rite de passage, il n'est pas, jusqu'ici, voie d'accès à l'ensemble de la vie universitaire ni de tout autre enseignement supérieur.

Un **espoir** : que, dans le futur, le baptême intègre l'enseignement dans son universalité et ses modes d'apprentissage, introduise à l'analyse, au sens critique, à la rigueur scientifique, à l'art, à la dignité de penser.

Une **attente** : l'action des cercles étudiants pourrait être modulée : ils sont à même d'initier et conforter la fraternité, la solidarité, la prise de conscience citoyenne ; au-delà de la moquerie collective, ils pourraient assumer la remise en cause sociétale ; mais ils peuvent aussi raviver sympathie et gaîté : moins de guindaille et d'assuétudes, davantage de réelle joie de vivre. Que la fête soit créative, moins consommée que vécue.

Une **nécessité** : dissocier deux réalités, baptême et bizutage.

Que l'on évite d'imposer une obéissance vile au dominant du moment : une initiation, fût-elle folklorique, ne saurait être synonyme d'humiliation. Le comitard de baptême aura le souci de reconnaître et bannir tout rituel anxiogène, surtout ces jeux dégradants qui banalisent la souffrance, le mépris, l'humiliation.

Une **crainte** : accoutumer à être au monde sans respect, sans confiance, sans estime d'autrui pourrait aboutir à terme à la déshumanisation extrême, telle qu'elle se vit ailleurs aujourd'hui.

Un **souhait** : au-delà des conventions formelles parfois contournées, que les comités de baptême transforment fondamentalement leurs scénarios d'activités et, par leur accueil initial renouvelé, aident les jeunes hommes et jeunes femmes à construire leur identité et leur autonomie.

BIBLIOGRAPHIE

BETTELHEIM, B. (1973). *Survivre*, Paris, Editions Laffont.

BOURDIEU, P. et PASSERON, J.C. (1964). *Les Héritiers : Les Etudiants et la Culture*, Paris, Editions de Minuit.

BOURDIEU, P. (1982). *Les rites comme actes d'institution*. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 43, pp. 58-63.

CAZENEUVE, J. (1971). *Sociologie du rite*, Paris, Presses Universitaires de France.

CHAPELIER, J.B. (1999). *Violence, agressivité et groupe*, Toulouse, Eres.

COTTON, M-A (2013). Dérives de la psychologie américaine, *The Journal of Psychohistory*, Vol. 40, n°4.

DAVIDENKOFF, Z. et Junhans P. (1993). *Du bizutage, des grandes écoles et de l'élite*, Paris, Plon.

DELOUVEE, S. (2010). *Psychologie sociale*, Paris, Dunod.

De VISSCHER, H. (2012). *La pression sociale*, Liège, CDGAI, Publications pédagogiques.

De VISSCHER, P. (1991). *Us, avatars et métamorphoses de la dynamique des groupes*, Grenoble, Presses Universitaires.

DORTIER, J.-F. (coordinateur) (2010). *Dossier anatomie de la soumission*, Sciences humaines n°213, Paris, Editions Sciences humaines

FESTINGER, L. (1961). The psychological effects of insufficient rewards, *American Psychologist*, n°16 (1), p.1-11.

FESTINGER, L, Riecken H., SCHACHTER, S. (1993, traduit de l'anglais 1956). *L'échec d'une prophétie*, Paris, Presses Universitaires de France.

GALLAND, O. (1991). *Sociologie de la jeunesse. Entrée dans la vie*, Paris, Editions Armand Collin.

GIRARD, R. (1983). *La violence et le sacré*, Paris, Grasset.

GOFFMAN, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne : 2. Les relations en public*, Paris, Editions de Minuit.

GORI, R. (2011). *La dignité de penser*, Paris, Les Liens qui Libèrent.

HONNETH, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Editions du Cerf.

ISAMBERT, E. (1982). *Le sens du sacré : fête et religion populaire*, Paris, Editions de Minuit.

JOULE, R.-V., et BEAUVOIS, J.-L (2002, 1^è éd. 1987). *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses universitaires.

JOULE, R.-V., et BEAUVOIS, J.-L. (2010,). *La soumission librement consentie. Comment amener les gens à faire librement ce qu'ils doivent faire ?*, Paris, Presses Universitaires de France.

LACROIX, E. (1989). *Le baptême étudiantin à Liège*, mémoire de licence en sociologie, Université de Liège.

LEMPERT, B. (1998). *Bizutage et barbarie*, Paris, Editions Bartholomé.

LEYENS, J.-Ph. et YSERBYT, V. (1997). *Psychologie sociale*, Sprimont, Mardaga.

MAC CRACKEN, G. (1988). *The Long Interview*, Newbury Park, Sage.

SEGALEN, M. (1998). *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan.

SKINNER, F. (1953). *Science and Human Behavior*, New York, Macmillan, traduit en français (2005). *Science et comportement humain*, Paris, In Press.

VAN GENNEP, A. (1909, réimpression 1991). *Les rites de passages*, Paris, Mouton et Maison des Sciences de l'Homme.

WATSON, J. and RAYNER WATSON, R. (1928). *Psychological Care of Infant and Child*, New York, Norton.

ZIMBARDO, Ph. (2007). *The Lucifer effect : understanding how good people turn evil*, New York, Random House.

DOCUMENTATION ET REFERENCES

FANG, J. (sans date) : Prise de position sur les baptêmes étudiants, *Le Soir*, date non retrouvée.

GERON, J., VERTBOIS, C. (1986). *Population étudiant de 1983 à 1986, quelques données statistiques sur son évolution*,

Université de Liège, service Administration des étudiants.

GOL, J. (1962). Esprit ... de clocher ou la psychologie du folklore : syndicalisme et traditions, *Perspective*, Liège n°6, p. 6.

GOLDSCHMIT, F. (2013). Réflexions sur le baptême étudiant, *Point de vue*, <http://www.fredgold.wordpress.com/2013/10/14/reflexions-sur-le-baptême-etudiant>

GOSSIAUX, P.-P. (1994). Une manifestation de non-sage, *Le Quinzième jour*, n°16, p.4.

KOOT, J. (1985). *La joyeuse histoire des étudiants belges*, Bruxelles, Editions Collet.

MESKENS, J. (1993). Propos recueillis de Marc Abramowicz, *Le Soir* des 6-7 novembre.

MOLITOR, M. (2008). Monotonie d'automne, des baptêmes d'étudiants et autres bizutages, *La Revue Nouvelle*, janvier, p. 22-23.

PEETERS, M. (2010). *Le baptême estudiantin, hier comme aujourd'hui, est un rite d'initiation*
www.philon.be/?page_id=89

RATSEMAR, R. (2011). The Menace Within, *Stanford Magazine*, July/August.

REY, A. (Dir.) (1998). *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Robert.

VOISIN, M. (1983). Retour du folklore étudiants, *Liège Université*, n° 32, p. 6.

VIALET, J.-R., VERBOUD, M. (2006). Les enfants perdus de Tranquility Bay, http://.peauneuve.net/article.php3?id_article-163

Wikipedia (2013). *Baptême*.

Wikipedia (2013). *Bisutage*.

Wikipedia (2013). Hazing.

Wikipedia (2013). Tranquility Bay, http://en.wikipoedia.org/wiki/Tranquility_Bay.

Wiktionnaire (2013). Béjaune, <http://fr.wiktionary.org/wiki/béjaune>.

Amnesty (2004). Droits de l'Homme, Irak. Crime de guerre : la prison d'AbouGhraib (2004) @les territoires de la mémoire <http://www.amnesty.asso.fr>

Université de Liège (2013). La charte baptême, www.agel-liege.be/charte_bapteme.pdf

Louvain-la -Neuve (2013). Baptême au cercle de philosophie, www.cepucl.be/bapteme

Recteur@ulg.ac.be (2013). Moratoire sur les baptêmes estudiantins à l'ULg.

ANNEXE 1 : TRANQUILITY BAY

La WWASP, World Wide Association of Specialty Programmes, est un conglomérat financier, fondé dans l'Utah par des Mormons. Elle gère un réseau de centres de redressement pour enfants difficiles. L'un des centres les plus «pointus» se situe en Jamaïque, à *Tranquility Bay*. C'est un ancien hôtel désaffecté reconverti en centre de modification du comportement pour «jeunes américains à problèmes». Il s'agit de les programmer de façon à ce qu'ils deviennent parfaitement malléables, avant qu'ils ne se transforment en véritables délinquants. Payant entre 25.000 et 40.000\$ par an, les parents croient leur progéniture logée dans un établissement de luxe, doté d'un soutien psychologique de qualité. En fait ils ont envoyé leur enfant, aux mains de moniteurs sans formation thérapeutique aucune, dans un établissement qui n'a rien à envier à *Guantanamo* ou *Abu Ghraib*.

La WWASP n'avait jusqu'ici jamais fait l'objet d'une enquête. D'ailleurs, il n'existe aucune législation fédérale pour la protection de l'enfance aux Etats-Unis. De surcroît WWASP est un des plus importants contributeurs financiers du parti républicain.

Mais d'autres pays, devant les actions permanentes perpétrées dans les camps installés sur leur territoire, se sont vus contraints d'intervenir. Au Mexique, la police parvint à filmer des pensionnaires séquestrés dans des cages pour chiens, et fit fermer le camp. Rebelote en Tchèque. Finalement des plaintes de parents aboutirent. Plusieurs jeunes rescapés racontèrent ce qu'ils avaient vécu, des parents acceptèrent d'évoquer leur culpabilité d'avoir envoyé leurs enfants en enfer, des images d'archives internes furent retrouvées.

Tout ceci fit l'objet d'un documentaire télévisé qui révéla les faits au grand public : «*Les enfants perdus de Tranquility Bay*».

L'idéal annoncé est de façonner l'adolescent «modèle» selon les préceptes fondamentalistes et les valeurs patriarcales et autoritaristes des mormons, tout en s'appuyant sur les travaux idéologiques de la modification comportementale, largement inspirée de Skinner. Celle-ci s'opère par la persécution psychologique et physique. La théorie peut se résumer en trois mots : se taire, obéir, souffrir. Le tout basé sur le principe : punition-récompense, la récompense dans le cas présent étant l'absence de punition ...

Les enfants n'étaient rendus à leurs parents que dans la mesure où on les estimait suffisamment respectueux, polis et obéissants. A ce propos, les résidents étaient classés par niveau : de 1 à 6. On passe de l'un à l'autre niveau en acquérant des points ; la rétrogradation est brutale : par exemple froncer les sourcils quand un ordre est donné. Les reclus sont aux prises avec des matons, presque tous jamaïcains, appliquant une répression féroce sur tout rebelle : gaz paralysant, matraque, menottes, enfermement dans des cages pour chien, immobilisation au sol pendant des heures voire des jours entiers, avec pour nourriture du sable et du vomi. Les enfants sont contrôlés vingt-quatre heures sur vingt-quatre et, sous éclairage, la nuit. Leur obéissance doit être absolue. Pour faire quoi que ce soit, parler, se lever, s'asseoir, bouger, ils sont obligés de demander, par signe, la permission. Le seul moment où ils sont seuls est le W.C., le gardien debout à proximité. Des abus sexuels ont été manifestes. Un enfant, entré à l'âge de 12 ans pour dissension avec sa nouvelle belle-mère, y est resté cinq ans. Une maman raconte : «il était devenu tout à fait militaire, demandant la permission pour se lever, aller au lit, aller aux toilettes».

Certains rescapés sont restés enfermés dans leur chambre pendant des mois dans un état de prostration, peurs, absence de sociabilité extrême et dépression grave.

La loi fédérale interdisant à des parents, férus d'autorité absolue, de battre les enfants, les autorise par contre à les confier à une structure faisant, à leur place, le boulot de réduction à l'obéissance absolue. Pour le système sociétal américain, l'éducation familiale relève du sacrosaint domaine de la vie privée mais aucune loi n'encadre les structures éducatives.

ANNEXE 2 :

DÉSHUMANISATION COMPORTEMENTALISTE

Le présent texte est largement emprunté au récent (2013) article de M-A Cotton, *Dérives de la psychologie américaine*, plusieurs passages étant repris ci-dessous, tels quels (chaque fois entre guillemets) ou légèrement amendés, çà et là.

En avril 2004, la prison d'Abou Ghraib, à 20 km à l'Ouest de Bagdad, devint le symbole honni de l'occupation américaine, pour nombre d'Irakiens, après la révélation des sévices infligés aux prisonniers par des soldats américains. La publication des premières photos de prisonniers maltraités par leurs geôliers a entraîné un scandale retentissant. Sur les images, des pyramides de détenus nus, des prisonniers tenus en laisse par une femme soldat, ou menacés par des chiens.

Ces exactions ont été présentées par l'administration américaine comme étant le fait de quelques militaires isolés ! Nonobstant, même aux Etats-Unis, les images de la prison d'Abou Ghraib ... avaient suscité nombre de questions.

«Au printemps 2005, un groupe d'experts réunis par le Conseil de Direction de l'*American Psychological Association* (APA) reçut pour mission d'examiner si le code éthique de la profession offrait une assistance suffisante aux psychologues engagés dans des activités relatives à la sécurité nationale», notamment «leur éventuelle participation à l'interrogation des suspects détenus dans la guerre globale contre la terreur menée par le gouvernement depuis le 11 septembre 2001.».

Cette *task force* mena ses travaux en juin 2005 en l'espace d'un week-end prolongé (...) Le groupe de travail affirmait «*sans équivoque*» que les psychologues ne prennent pas part aux tortures et autres traitements cruels, inhumains ou dégradants (...) Il déclarait cependant «conforme à l'éthique que des psychologues collaborent en tant que consultants dans les processus d'interrogation et de récolte d'informations relatifs à la sécurité nationale». Le rapport spécifiait que le dossier médical d'un détenu ne devait pas être utilisé au détriment de sa santé ou de son bien-être mais n'interdisait pas (...) d'infliger un stress et de le contraindre à coopérer. Le texte se montrait encore plus indulgent à l'égard des psychologues impliqués dans les interrogatoires en cours en Afghanistan, en Irak ou à Cuba. En cas de conflit entre leur éthique professionnelle et la loi en vigueur ils pourraient toujours «se conformer aux exigences de la loi.»

(...) «Or, depuis le 11 septembre, l'administration Bush avait redéfini la notion de torture et les conditions dans lesquelles des suspects pouvaient être interrogés et maintenus en détention hors de tout cadre légal. On n'accordait plus aux prisonniers la protection des Conventions de Genève, de celle des Nations Unis ou même du *US Military Code* (...) Dans ces conditions, comment un psychologue militaire pouvait-il faire valoir 'les principes de base des droits humains' ?»

(...) Quant aux psychologues enrôlés dans l'armée, leur devoir de soldat impliquait qu'ils obéissent au règlement militaire plutôt qu'à leur éthique professionnelle ... D'ailleurs « six des dix membres de la *task force* faisaient partie de l'armée ou entretenaient des relations étroites avec elles.

De plus, (...) des lobbyistes de l'A.P.A. assistaient aux discussions. Sollicitant régulièrement des fonds auprès du Département de la Défense (DOD), ils souhaitent que ces dernières soient compatibles avec la politique menée jusque là par le Pentagone.»

Un des membres et futur président (2006) de l'A.P.A., P. Koocher excluait d'emblée que l'on mette en cause la participation de psychologues aux interrogatoires coercitifs. Il écrit : «L'objectif de travail de ces psychologues sera ultimement de protéger d'autres personnes (innocentes) en contribuant à l'incarcération, à la neutralisation ou même à la mort du criminel potentiel, qui ne se doutera souvent pas de l'implication du psychologue». Des psychologues comportementalistes américains se seraient donc sciemment mis au service d'un entraînement à la torture.

Il est vrai qu'aux Etats-Unis, les conflits ont permis aux psychologues de faire valoir leur expertise auprès des militaires pour soutenir l'effort de guerre, tant en 1914-18 (développement de la psychotechnique) que lors de la seconde guerre mondiale (apports des psychologues sociaux et des anthropologues culturels).

Depuis lors, la Central Intelligence Agency (CIA) a lancé, à partir de 1950, divers programmes clandestins de recherche, dotés de budgets colossaux qui ont été qualifiés de : véritable projet Manhattan de l'esprit. La peur fantasmagique du «lavage de cerveau» - utilisé pour décrire les techniques chinoises d'endoctrinement -, obsédait les Américains, réactivant des terreurs profondément refoulées résultant de leur propre conditionnement éducatif. Dulles, alors directeur du CIA, croyait en 1953 que «les individus conditionnés de la sorte peuvent à peine répéter les idées qui ont été inculquées dans leur esprit». Se développèrent vingt ans d'expérimentation mentale.

Parallèlement l'*Office of Naval Research* impliqua jusqu'à cinquante huit universités dans un programme de sciences du comportement : la préoccupation était de développer le «contrôle mental».

Apparurent les travaux de Hebb sur les effets de la privation sensorielle : une isolation de courte durée (quatre heures dans un caisson expérimental supprimant toute stimulation des sens) amenait hallucinations et psychoses. En découlèrent les recherches sur les facteurs psychologiques inhérents aux traitements des prisonniers de guerre maintenus en isolement cellulaire, l'isolation devenant le moyen idéal de «briser» un prisonnier et créant l'état que l'interrogateur souhaite : malléabilité et besoin de parler. Avantage supplémentaire : faire croire qu'aucune force de coercition n'est utilisée.

D'autres chercheurs suggérèrent : «la privation de stimuli sensoriels provoquerait la régression» et «l'octroi calculé de stimuli pendant l'interrogatoire devrait renforcer la dépendance».

Par ailleurs, dans les années 1920, les pratiques de l'obstétrique et de la puériculture furent orientées vers une stricte séparation de la mère et de l'enfant ...le «dressage» de l'enfant devant commencer dès la naissance. On recommandait de «placer le nouveau-né dans une pièce tranquille et sombre, de ne pas le mettre au sein avant cinq ou six heures, l'allaitement devant être réglé par l'horloge». La médicalisation systématique des pratiques obstétricales et les «rituels éducatifs» provoquaient la rupture de l'intimité naturelle avec la mère : les bébés étaient placés en pouponnière, derrière une vitre où les odeurs et les sons familiers ne leur parvenaient plus : «Ainsi esseulés, ils durent refouler la terreur insondable de perdre tout contact avec l'être qui leur avait donné vie, ce qui engendrait la peur de mourir.»

L'impact de tels traumatismes relationnels, irradiant sur plusieurs générations, doit avoir influencé l'évolution de la psychologie comportementaliste. Prétention scientifique et obsession de contrôle y devinrent prédominantes. Le nourrisson est alors considéré comme un morceau de chair que les parents peuvent modeler à leur guise. Watson tenait l'amour maternel comme

«un dangereux instrument susceptible d'infliger au bébé des blessures inguérissable dès la naissance (...) Que votre comportement soit toujours neutre et aimablement ferme. Ne les prenez jamais dans les bras, ne les embrassez pas et ne les laissez pas s'asseoir sur vos genoux. Serrez-leur la main le matin. Donnez-leur une petite tape sur la tête s'ils ont fait un travail vraiment extraordinaire dans une tâche difficile.»

(Watson, p. 80-81)

Les propres parents de Skinner appliquèrent les dits principes. Aussi Skinner souligna-t-il l'importance de la privation pour le conditionnement du comportement :

«Il n'est décidément pas vrai qu'un cheval peut être conduit à l'eau mais ne peut pas être forcé à boire. En lui imposant au préalable une privation sévère, nous pourrions être absolument sûr que l'action de boire se produira» (Skinner p.31). Privé d'eau, le cheval boira.

Dans *Science and Human Behavior*, Skinner écrit :

«Une drogue est administrée de façon répétée jusqu'à ce que son pouvoir de renforcement soit important. Elle est alors utilisée pour renforcer le comportement désiré - par exemple le comportement d'un prisonnier de guerre dans ses réponses aux questions -. La drogue lui est retirée et la probabilité du comportement augmente grandement.» (Skinner, p.152)

Skinner suggère d'agir sur les antécédents du sujet en relation avec l'action : le renforcement qualifié de «positif» est donc indissociable de la frustration qui le précède.

Ce conditionnement «opérant» peut être appliqué aux humains. Les privations systématiques, les humiliations de la personne, l'exploitation des phobies individuelles sont de ce fait transposables aux prisonniers de guerre. Skinner conçut aussi une boîte, grande couveuse vitrée et isolée, équipée de chauffage et d'air conditionné, pour séparer l'enfant de sa mère, tout en permettant d'agir sur l'enfant : on pouvait modifier la routine de son comportement à la convenance, par exemple en modifiant la température. Pour éteindre les pleurs, il suffisait simplement de cesser de les renforcer, c'est-à-dire de cesser d'en tenir compte.

«Comparant les enfants à de petits animaux susceptibles d'être dressés, Skinner ne voyait aucun mal à mépriser leur sensibilité naturelle pour obtenir une soumission exemplaire. Ce behaviorisme radical apparaît comme une forme élaborée du déni séculaire infligé à la sensibilité de l'être humain.

D'après cette doctrine déshumanisante, les souffrances résultant de la privation de besoins essentiels - comme l'accueil inconditionnel de la mère, l'allaitement prolongé à la demande et la sécurité que procure un parent aimant et confirmant - sont manipulées pour accroître l'emprise de l'adulte sur l'enfant, de sorte que la violence du rapport éducatif n'est plus immédiatement perceptible.

Quand une nation toute entière se met au diapason de ses élites pour faire l'éloge de la récompense et célébrer le culte de la réussite, il n'est guère surprenant qu'une foule de frustrations refoulées cherche une voie de manifestation.»

Utilisant les suggestions comportementalistes, la CIA adopta ces dernières années une variété de méthodes renforcées d'interrogation à l'égard des prisonniers et des suspects : enfermés nus dans une petite boîte de confinement ; variété de positions de stress, avec ou sans insectes ; privation de sommeil ; *waterboarding* (verser de l'eau sur un tissu recouvrant le visage afin qu'on ne puisse plus respirer, ceci aboutissant à la perte de contrôle de ses urines) ; boire de l'eau vitaminée qui fait vomir ; air ambiant très froid ; musique assourdissante en boucle, jour et nuit ; etc. A Guantanamo et ailleurs, maintenus à l'isolement, constamment menottés, des détenus restaient nus pendant plusieurs semaines ; lors des stations debout qui pouvaient durer dix jours, ils portaient des langes ou étaient réduits à déféquer sur leurs jambes. Des vêtements leur étaient apportés lorsque les geôliers avaient quelque raison de les féliciter, puis arrachés le lendemain.

«L'acharnement des interrogateurs à humilier et à dépersonnaliser leurs captifs témoignait de la férocité avec laquelle ces jeunes soldats avaient été eux-mêmes offensés par leurs éducateurs et par leurs instructeurs militaires au point de perdre le sens de leur propre dignité.»

Le rôle capital dans l'élaboration de ces pratiques dégradantes fut celui de deux psychologues mormons, présentés par le New York Times comme «les architectes du programme d'interrogatoires le plus important dans l'histoire du contre-espionnage américain» : Jessen et Mitchell. Ils enseignaient à l'Ecole de survie de la Air Force. Cette Académie, fondée pendant la Guerre froide et baptisée SERE - pour *Survival, Evasion, Resistance and Escape*-, est censée renforcer la résilience des soldats capturés par l'ennemi.

Pendant plusieurs semaines, les jeunes cadets y sont soumis à des situations de stress d'intensité croissante. Les *Marines* et les futurs pilotes y sont entraînés à résister aux interrogatoires. Enfermés dans un camp de prisonniers factice, les instructeurs tentent de les priver de leur identité en les isolant, les empêchant de dormir, les exposant à des bruits assourdissants.

La possibilité d'un tel bizutage apparaît bien être dans la ligne de l'intensité de certains *hazings* (bizutages) que connaissent aux Etats-Unis tant l'armée que les sports collectifs et les *fraternities* et *sororities* de certaines universités. Ces pratiques entraîneraient d'ailleurs, chaque année, directement ou indirectement, des dizaines de morts.

La doctrine de cet écolage spécifique du SERE, qui a été suivi par quelques dizaines de milliers de soldats, suppose qu'en soumettant les jeunes soldats aux pires traitements qu'ils puissent jamais rencontrer, ils seraient en quelque sorte vaccinés et augmenteraient leurs chances de résister aux «vraies!» tortures. Un ancien *Marine* décrit ce qui, d'après lui, ressemblait plus « à un rituel élaboré de bizutage qu'à une véritable formation » :

«Dans cette école, j'ai vécu comme un animal. J'ai été encagoulé, battu, affamé, dénudé et douché dans l'air froid de décembre jusqu'à l'hypothermie. A un moment, je ne pouvais plus parler parce que je tremblais si fort. Jeté dans une cage d'un mètre carré avec juste une boîte de café rouillée pour pisser dedans, j'ai été averti que le pire allait encore venir. J'ai été violemment interrogé à trois reprises.

Comme j'avais oublié mon numéro de prisonnier, j'ai été attaché à un chariot et forcé à regarder un codétenu subir une simulation de noyade à quelques centimètres de moi. Je n'oublierai jamais le son de ce jeune matelot suffoquant, apparemment si proche de la mort, payant pour mon erreur.»

Certains de ces cadets ayant subi le même traitement devinrent par la suite «facilitateurs», faisant subir aux nouveaux venus un traitement analogue. Il fut en effet possible dans bien des cas d'induire et exploiter le syndrome de Stockholm.

«L'expérience traumatisante de l'Ecole de survie n'est certainement pas étrangère au détachement avec lequel certains de ces diplômés reproduisirent des abus similaires sur les détenus. Ce passage obligé est l'une des causes de la résignation collective qui permit aux pratiques de torture de se propager du haut de la chaîne de commandement jusqu'aux geôles croupissantes de Bagram et d'Abou Ghraib. D'après une étude réalisée en 2006, 44% des Marines en service actif pensaient que la torture était légitime et seuls 38% estimaient que les civils devaient être traités avec dignité et respect.»

D'après Jessen et Mitchell, «aucun dommage mental durable ne résulterait de l'application de ces méthodes aux interrogatoires» Ces méthodes n'ont pas été considérées en soi comme des tortures au sens où les définit le département de la Justice.

Sous l'impulsion de ce nouveau paradigme, Guantanamo devint un «banc d'essai» pour les nouvelles techniques coercitives d'interrogation avant leur approbation par le Pentagone en décembre 2002. Des «équipes de consultation en sciences du comportement» furent constituées et affectées dans les centres de détention d'Irak et d'Afghanistan. Il fut précisé que «toutes les activités quotidiennes devaient être irrégulières afin de désorienter les prisonniers».

Un catalogue de mesures destinées aux captifs de culture arabo-musulmane fut élaboré, entre autres la tactique dite «invasion de l'espace personnel par une femme» et le recours à des phobies spécifiques. Les interrogateurs cherchèrent à induire et exploiter le syndrome de Stockholm auprès des détenus en utilisant un environnement austère et isolé dans lequel le détenu «deviendrait complètement dépendant de ses interrogateurs, les techniques SERE étant utilisées pour accroître son sentiment d'impuissance et le contraindre à coopérer».

Prenant le relais d'une certaine forme de la pensée éducative dominante aux Etats-Unis dans certains courants du protestantisme, «qui pose le Mal en l'homme tout en réprimant la réalisation de sa conscience, les recherches en psychologie comportementale ont dicté surtout de nouvelles façons de punir et favorisent les mises en scène cruelles. Au sommet de la hiérarchie et sous prétexte de sécurité, le chef de l'Etat, Georges Bush ordonne alors la liturgie (...) tout en se persuadant qu'il œuvre pour le 'Bien'.»

Nous suggérons de lire, préalablement ou ultérieurement, le livret présenté simultanément dans la collection Groupe et Société des publications pédagogiques du Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle :

UN ACCUEIL AMBIGU FOLKLORE OU MALFAISANCE ?

Cet exercice structuré permet de confronter, en groupe, trois types d'avis distincts émis au sujet des baptêmes d'étudiants : celui d'universitaires diplômés exprimant

leurs réticences, celui d'anciens comitards de baptêmes qui leur sont favorables, celui de non - universitaires. Ces avis, largement repris tels quels, ont été récoltés dans des journaux : ils reflètent donc l'opinion de lecteurs qui s'y sont exprimés.

MOBILISATIONS SOCIALES

Fin septembre 2013, une étudiante de nationalité française s'est retrouvée à l'hôpital universitaire à Liège, à la suite d'une virée entre comitards de baptême et «bleus». Constats : œdème cérébral et coma.

Le Centre pour l'égalité des chances a reçu de nombreuses plaintes. Son ex-directeur, Edouard Delruelle, dénonce dans Le Soir des 28-29 septembre 2013 :

«Je ne veux pas qu'on dise qu'il s'agit de deux ou trois actes isolés qui ont mal terminé. Derrière de tels actes se cache tout un système d'intimidations et d'humiliations. Ces pratiques, banalisées, sont structurelles et engendrent beaucoup de souffrances et d'inégalités. Et cela, c'est intolérable. (...) Certaines mentalités doivent être cassées. Et il ne faut pas attendre un autre mort pour le faire.»

Pierre De Visscher a voulu apporter ici une relative contribution à l'examen de ce phénomène récurrent d'actualité sociétale.

On lira ci-après :

- une esquisse de l'évolution historique des «baptêmes étudiants» en Belgique ;
- une tentative de différencier baptême et bizutage ;
- une confrontation de points de vue motivés et significatifs divergents;

la réactualisation d'une recherche effectuée sur les baptêmes «traditionnels» ;

- un questionnement quant à la coexistence d'une fraternité et solidarité groupale du baptême avec des soumissions et humiliations du bizutage et leur déni ;
- l'évocation de l'expérience de Zimbardo à Stanford et de ses conséquences ;
- l'exemplification de cas de déshumanisation extrême qui se vivent aujourd'hui.

Une interpellation majeure : jusqu'où pourrait conduire, à la limite, la banalisation de l'obéissance aveugle, de la pratique de l'humiliation, du mépris de la personne ?



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles